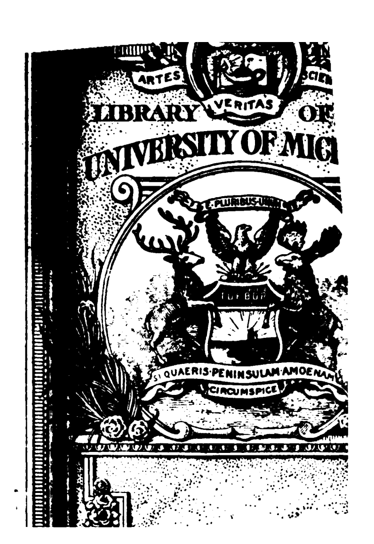

A 917,018


ARTES
VERITAS
LIBRARY OF
UNIVERSITY OF MICH
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





LE BIEN ET LE MAL

QU'ON A DITS

DES ENFANTS.

COLLECTION HETZEL.

LE

IEN ET LE MAL

QU'ON

A DITS DES ENFANTS

PAR

ÉMILE DESCHANEL.

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger,
interdite pour la France.



BRUXELLES,

OFFICE DE PUBLICITÉ,

Montagne de la Cour, 39.

1857

Nous avons déjà recueilli :

L'anthologie du Bien et du Mal qu'on a dits des femmes.

Puis l'anthologie du Bien et du Mal qu'on a dits de l'amour.

Voici, enfin, l'anthologie du Bien et du Mal qu'on a dits des enfants. Elle sera le complément du même sujet.

PREMIÈRE PARTIE.

—

LE BIEN QU'ON A DIT DES ENFANTS.

I

Si vous n'avez pas d'enfants, ayez-en d'abord; ensuite vous lirez la première partie de ce livre.

Si vous avez un enfant, ne la lisez que quand il dormira.

Tant qu'il sera éveillé et près de vous, regardez-le. Ses yeux vous en diront plus que ces pages, dans lesquelles cependant j'ai recueilli pour vous la fleur de l'âme des plus doux génies.

Le visage de votre enfant! spectacle d'un intérêt inépuisable !... Vos yeux ne peuvent se détacher des siens. Le charme, loin de diminuer, va toujours croissant. Chaque jour développe en lui de nouvelles grâces.

... temps d'une autr
paravant. Toutes ces heures et t
vous ne voyez plus qu'elles vous f
voyez qu'elles le font grandir.

D'ailleurs, vous ne vieillissez plu
vous rajeunissez. L'enfant vous ôte
prend.

Toutes les tristesses de votre cœ
à ses regards, comme les neiges a
âme se fond à son sourire.

Ses yeux, brillants de gaieté,—la
— éclairent autour de vous toutes
une chambre d'exil.

Lorsque l'enfant rit, le ciel rit : tou
lumière, joie. On devient calme, on
on devient bon, on devient inébran
justice, on devient plein de bien
d'amour.

Le regard de l'enfant donne à vot
patience ...

Les petites mains de l'enfant soulèvent le poids sous lequel votre cœur était accablé. Elles l'emportent, sans le savoir, en se jouant. Une seule de leurs mignonnes caresses apaise la sourde blessure.

Lorsque vous portez votre enfant, — doux fardeau, qui vous rend léger! — il met ses petits bras autour de vous ; c'est lui qui vous porte.

Il vous enlève dans les espaces bleus de l'espérance, au-dessus des nuages, au-dessus des douleurs.

*

Enfant! source de consolation, de joie, de vie! On lui donne la naissance et il vous la rend, car il fait renaître votre âme de ses cendres, de ses débris...

Il la ranime, il la recrée, il la transporte. Avec ses petits cris d'oiseau joyeux, il semble lui donner des ailes.

Profond mystère, féconde joie, réciprocité de la vie : le fils régénère le père et la mère, il les crée à son tour!

*

La grâce, comme une auréole, environne l'enfant et répand autour de lui un sourire.

Ses bégayements, ses gazouillements, les petites

... sur chaque objet, ses ... tains et vifs, ses tâtonnement... surés, ses gestes excessifs et p... tout vous amuse, tout vous ... ravit. Plongé dans une extase n... se repaît de cette fête perpétu... rassasie jamais.

*

Cela va même, — diront pe... n'ont pas encore d'enfants, — c... bêtise.

Soit ! ne reculons pas devant ce m... de la paternité et de la maternité ; ... au cœur, et féconde en vertu !

*

Les autres bonheurs passent vi... fugitifs s'usent avec le temps et se... l'habitude. Celui-là seul se développe fleurit toujours.

Lui, coquettement, se laisse adorer : il reçoit toutes les caresses et en rend très-peu. Cela lui est dû, il le sait. Qu'avez-vous à regretter là? Vous fûtes adoré ainsi, et vous fîtes de même. Chacun à son tour.

*

La tendre mère que vous avez perdue et qui a laissé dans votre âme un vide que rien ne peut combler, jamais son souvenir ne vous fut plus présent, plus accompagné de regrets et de tendresses, que depuis qu'un enfant vous est né. Ah! si elle était là! si elle pouvait le voir! si elle pouvait le prendre sur ses genoux!... quelle serait sa joie!... et la vôtre!...

Source inépuisable de mélancolie!

*

Lorsque l'enfant s'est endormi au sein, et se réveille ivre de lait, lorsqu'il ouvre les yeux en souriant, tiède et moite dans le coin du bras qui lui sert de nid, rose de la chaleur maternelle, et rose surtout d'une joue, de la joue qui touchait le sein, comme la pêche du côté du soleil, ah! dites, vous qui l'avez vu, quelle est la pêche, quelle est la rose, quel est le fruit, quelle est la fleur qui ne lui cède pas en beauté?

Et comment décrire ce petit air fin à expliquer en

qui fait venir des perles à ses lèv
vos yeux?

*

Lorsqu'on voit la pensée éclor
limbes de ce petit cerveau, quell
de joie, d'intérêt et d'émotion! U
s'épanouit sous vos yeux. Cela va
les tulipes!

Dire qu'il existe sous le ciel
s'adonnent avec passion à l'horticu
les fleurs jusqu'à la manie, et qu
les enfants! — les enfants, ces fl
telligence, ces fleurs dont le p
amour!

*

La première fois qu'on

On presse le pas ; cependant on a plus froid que jamais; on trouve que tout est morne : la triste ville! si ce n'était pas pour affaires!... Et puis on ajoute : Je ne l'embrasserai pas demain!

Quoi ! demain non plus?... Non. Et pas même après-demain !

Oh ! alors le découragement s'empare de vous, vous n'êtes pas bien loin de pleurer... Triste voyage!... Si, d'un coup de baguette, on pouvait retourner dans sa chère maison, au foyer de famille!... On y vole en pensée, on aperçoit l'enfant avec sa mère... Il joue sur le tapis, dans le rond de lumière que fait l'abat-jour de la lampe ; elle lui parle en travaillant; il rit, il ne pense pas à vous... C'est bien fait ! pourquoi les avez-vous quittés?...

*

On dit, — et je connais des mères qui s'en affligent, — que les parents chérissent leurs enfants bien plus que ceux-ci ne les aiment.

Je le crois.

D'abord, il est impossible que l'amour d'un père et d'une mère soit égalé.

Et puis il faut avoir vécu pour savoir aimer. Comment donc les enfants, qui ne font que d'entrer dans la vie, sauraient-ils aimer autant que vous?

Enfin, il semble, — je ne le nie pas, — qu'il y a dans leur affection un peu d'égoïsme. Mais comme,

vais gré de l'un que de leur savoir très-b
l'autre.

Il faut les accepter comme ils sont.
aiment autant qu'ils peuvent aimer, que vc
de plus?

Prenez-en donc votre parti. — Et pre
cette considération encore :

Puisque les parents ont été enfants,
les enfants, pour la plupart, seront p
jour, cet amour, vraiment infini, que n
reçu de nos parents, et que nous n'avo
rendre dans son infinité, nous le rend
enfants, qui, à leur tour, ne sauraien
rendre, mais qui le rendront à leurs fils.

Ainsi, l'amour descend plus qu'il n
qu'importe, si le retour se fait, ici ou l
justice se retrouve?

Et quand cela ne serait point, aura

en sont cependant, malgré l'aveu que nous avons dû faire, tendrement aimés.

Le père et la mère ont donc tout ensemble ces deux bonheurs, les plus grands qui existent, celui d'être aimés et celui d'aimer. Tout le sujet de leur tristesse se réduit donc à ceci : ils sont aimés seulement avec tendresse, tandis qu'ils chérissent avec passion.

*

Oui, avec passion.

Et c'est la nature de toutes les passions, même des meilleures, d'être inquiètes et insatiables.

Il s'en faut pourtant de beaucoup que cette passion de l'amour paternel et maternel soit maladive comme les autres. Elle est saine, au contraire! Bien plus, elle est la santé, le salut de notre cœur.

Ce sont, en effet, toutes les vivacités de l'amour, sans l'âcreté et sans la fièvre, sans l'incertitude et sans l'amertume; ce sont les joies sans les douleurs; c'est le bien sans le mal; c'est l'amour épuré, — l'amour sans le désir.

*

Il est, suivant un romancier de notre temps, de douces femmes dont la présence est pour le cœur de l'homme ce que l'heureux climat de Nice est pour les poitrines malades ou fatiguées. — Ah! c'est

... rayons de ses yeux, au soui
tous les bons sentiments refleur
c'est un printemps qu'il fait éclore
un printemps de toute l'année!

L'âme entière, en très-peu de jo
et se renouvelle. De toutes ses am
elle se purifie dans ce chaste amour

L'enfant est notre seconde innoce
nuova!

II

Mais il est temps que je laisse parle
et les poëtes de tous les siècles.

*

Euripide disait, dans son *Méléagre*
pour nous, mais de laquelle Stobée, a
logies latines, nous ...

après les tristesses d'une vie solitaire, fleurir de beaux enfants dans notre maison. »

* *

L'Andromaque du même poëte :

« Oui, nos enfants sont notre vie ! Celui qui ne me comprend pas, faute de l'avoir éprouvé, a sans doute moins de souffrances ; mais son bonheur n'est qu'un malheur ! »

* *

L'Andromaque de Racine :

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui.
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Et, lorsqu'elle embrasse enfin son Astyanax :

C'est Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours ;
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace ;
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

Ici Racine imite Virgile. Il l'imite encore dans les deux premiers des vers qui suivent, et Sophocle, dans les derniers.

*



… par Hector, fut jadis allum
Avec lui dans la tombe elle s'est enferm
Mais il me reste un fils. Vous saurez qu
Madame, pour un fils, jusqu'où va notr
Mais vous ne saurez pas, du moins, je le
En quel trouble mortel son intérêt nou
Lorsque, de tant de biens qui pouvaien
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veu

III

Sappho, de Mitylène :

« J'ai à moi une jolie enfant, dont semblable à celle des chrysanthème Cléïs bien-aimée, que je ne donner toute la Lydie. »

IV

Ronsard :

Quand je sens, parmi les prés
Diaprés,
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors je fais croire à mes sens
Que je sens
La douceur de son haleine.

V

La fausse Clotilde de Surville parle ainsi à son premier-né :

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé !
Dors, petiot ; cloz, amy, sur le seyn de ta mère ;
Ton doux œillet par le somme oppressé !

*

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui plus n'est faict pour moy.
Je veille pour te voir, te nourrir, te défendre...
Ainz qu'il m'est doux ne veiller que pour toy.

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole !
Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté !
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien ton soubriz cent fois m'aye enchanté.

*

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père,
Dors *sur le seyn* que ta bouche a pressé !

Me soubriraz, amy, dez ton rév
Tu soubriraz à mes règards j
Jà prou m'a dict le tien que me
Jà bien appriz te mirer dans n

Quoy! tes blancs doigteletz ab
Où vint puyser ta bouchette à
Ah! dusses la seschier, cher gag
N'y puyseroyz au gré de mon

Cher petiot, bel amy, tendre fils
Cher enfançon, mon souey, m
Te vois tousjours, te vois et veu
Pour ce trop brief me semble n

*

O cher enfantelet, vray pourtraic
Dors sur le seyn que ta bouche
Dors, petiot; cloz, amy, sur le se
Ton doux œillet par le somme

soulevant dans leurs bras un enfant chéri qui se réfugie dans leur sein, et tout couverts de la poussière de ses petits pieds, ils contemplent, à travers son gracieux sourire, la blancheur éblouissante de ses dents, pures comme les fleurs, et prêtent une oreille complaisante à son babil, composé de mots à demi formés. »

VII

Madame Dora d'Istria :

« Le langage des enfants est une musique qui charme l'oreille. On cherche à pénétrer, à travers leurs pensées confuses, l'esprit supérieur qui peut-être les animera un jour. On les croit doués des vertus qui vont bientôt éclore sous nos yeux. »

VIII

P.-J. Stahl, dans la charmante *Histoire de la princesse Floris* :

« La vue de son enfant était pour elle une fête, une bénédiction de tous les instants. Chaque jour, chaque heure, lui faisait découvrir dans la jolie créature une grâce, une beauté, une perfection, une douceur nouvelle.

» Ce précieux petit enfant n'était plus, comme aux *premiers jours*, une curieuse et jolie chose

commence bien plus tôt qu'on ...
fant.

» L'œil ravi, l'œil étonné, de ces ce spectacle inouï qu'offre à leu tient l'univers créé, cet œil déjà p qui a tout à voir et tout à apprei apprend tout en effet, raconte, fixer, les surprises de leur âme i qui savent y lire.

» Ces regards d'azur, limp comme l'eau pure des lacs, re qu'elle et comme elle, rendent t qui veut les chercher. Ce beau enfant, est transparent pour to les larmes, qui parfois le terni vante des mères, faciles à s'ı charmant qui succède bientôt a d'une subite lumière, est leur

Se déridedent soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse, autour d'un grand feu vacillant dans la chambre,
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire;
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poëtes de l'âme
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît : adieu le ciel et la patrie,
Et les poëtes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux!

Enfants, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seuls de suaves murmures
Et de rayons dorés!

Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds
A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'ar
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regard
Double virginité! corps où rien n'est im
Ame où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant, avec son doux se
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à l
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez c

X

C'est Léon Gozlan, je crois, qui a dit je ne sais où :

« Les joues des enfants sont moitié chair, moitié fruit. »

XI

Théophile Gautier parle des gamins d'Espagne, ou *muchachos*, « dont les yeux pétillaient dans les guenilles comme des diamants noirs. »

XII

Laurent-Pichat :

L'amitié des enfants dissipe les soucis ;
Par leur affection, les cœurs sont adoucis ;
Nous recueillons toujours ce que nos bontés sèment,
Et nous sommes meilleurs quand les enfants nous aiment.

*

Le poëte indien Bavabhouti :

« A mesure que viennent ces beaux enfants, ils attirent vers eux notre âme endurcie par les années, comme la baguette d'aimant attire une masse de fer. »

XIII

Jésus-Christ :

« Laissez venir à moi les petits enfants. »

Laissez... Tous ces enfants sont bien
Que la bulle d'azur que mon souffle
A leur souffle indiscret s'écro
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas
Effarouchent la muse et chassent les
Venez, enfants, venez en foule

Venez autour de moi ; riez, chantez,
Votre œil me jettera quelques rayon
Votre voix charmera mes heur
C'est la seule, en ce monde où rien
Qui vienne du dehors sans troubler
Le chœur des voix intérieur

Fâcheux, qui les vouliez écarter ! -
Que notre cœur n'est pas plus serei
Au sortir de leurs jeunes ro
Croyez-vous que j'ai peur, quand j
De mes rêves rougis ou de sang ou

« Mais ils s'effaceront, à leurs bruyants ébats,
Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,
Ces chants purs où l'âme se noie !... »
Et que m'importe, à moi, muse, chants, vanité,
Votre gloire perdue et l'immortalité,
Si j'y gagne une heure de joie ?

La belle ambition et le rare destin !
Chanter, toujours chanter, pour un écho lointain,
Pour un vain bruit qui passe et tombe !
Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis !
Expier dans ses jours les rêves de ses nuits !
Faire un avenir à sa tombe !

Oh ! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,
Et toute ma famille avec tout mon loisir,
Dût la gloire, ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers,
Une troupe d'oiseaux s'envole !

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
L'orientale d'or, plus riche, épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées ;
La ballade est plus fraîche, et, dans le ciel grondant,
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
Le groupe des strophes ailées !

Je les vois reverdir, dans leurs jeux éclatants,
Mes hymnes parfumés comme un champ de printemps.

O mes amis! l'enfance ...
Donne sa poésie à nos vers, comme au
L'aurore donne la rosée!

Venez, enfants! — A vous jardins, co
Ébranlez et planchers, et plafonds,
Que le jour s'achève ou rena
Courez et bourdonnez comme l'ab
Ma joie et mon bonheur, et mon âm
Iront où vous irez, jeunesse

XV

Edmond About, dans *Germ*
« Plus d'une fois, pour par
minelle, il a suffi du regard
Les êtres les plus pervertis
involontaire devant cet âge
même que la vieillesse. La
... qui a laissé

XVI

Daniel Stern, dans ses *Pensées, réflexions et maximes :*

« La femme aime et respecte dans son époux le père de son enfant. Le père retrouve avec attendrissement, dans les traits de son fils, l'image de la femme qu'il aime. Nuance insaisissable au premier abord, mais dont la diversité concourt à l'harmonie de l'union conjugale. »

*

« Le père aime dans ses enfants les desseins qu'il forme pour eux et par eux. La mère, moins portée aux abstractions, chérit tout simplement leurs caresses. »

*

« Ces jours passés, en rentrant chez moi, je fus frappé par un spectacle qui n'avait rien que de vulgaire en apparence, mais qui me jeta en des rêveries profondes. Un homme, jeune encore, d'aspect sérieux mais non triste, traînait une petite voiture sur laquelle un orgue était fixé; sa femme, marchant à côté, tournait la manivelle. Un enfant rose et frais, le sourire sur les lèvres, jouait assis sur un siége adapté au-dessus de l'instrument. Ils allaient ainsi par les rues, se fiant à la Provi-

hasard, hélas! La femme, par
rude, charme sa peine. L'enfan
porté à travers le monde, souria
réjouissant de l'existence, dont
encore les sévères conditions. »

XVII

Madame Desbordes-Valmore
un enfant :

Cher petit oreiller! doux et chaud
Plein de plume choisie, et blanc!
Quand on a peur du vent, des loup
Cher petit oreiller, que je dors bi

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pa
Sans maison, n'ont jamais d'oreil
Ils ont toujours sommeil! O desti

is dire plus bas ma plus tendre prière :
ıe encore un baiser, douce maman ; bonsoir !

PRIÈRE :

des enfants, le cœur d'une petite fille,
de prière, écoute, est ici sous mes mains.
; ! on m'a parlé d'orphelins sans famille !
l'avenir, bon Dieu, ne fais plus d'orphelins.

ıe descendre au soir un ange qui pardonne,
répondre à des voix que l'on entend gémir;
sous l'enfant perdu, que sa mère abandonne,
etit oreiller qui le fera dormir.

XVIII

ctor Hugo :

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves,
Plein de diamants,

Qui portent des anges
Dans leurs bras charmants.

Enfant, rêve encore !
Dors, ô mes amours !
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe!
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours !

XIX

Charles d'Orléans a laissé cette
bizarre et maniérée, cependant jo

Quand n'ont assez fait do
Ces petits enfançonnets,
Ils portent sous leurs bo

Car ils sont tant poupinets,
Hélas ! que, guoguo, guoguo,
Quand n'ont assez fait dodo
Ces petits enfançonnets !

XX

ar Poe :

a première action de ma vie fut d'empoigner ez à deux mains. Ma mère vit cela, et m'ap- n génie; mon père pleura de joie... »

XXI

des chapitres les plus amusants du livre de car Commettant, intitulé : *Trois ans aux Unis*, est celui d'une exhibition d'enfants, iée par le célèbre Barnum, le roi du *hum-* nom américain du puff, de la blague et de la ie).

igagea les mères et les nourrices, qui vou- t l'honorer de leur confiance, à lui expédier marmots, francs de port, promettant des ; d'encouragement aux plus robustes.

e idée, impossible dans tout autre pays, eut -York un succès extraordinaire. On ne parla, nt plusieurs semaines, que du *baby show*. On a de toutes les villes de l'Union, à l'adresse de rnum, qui les reçut en père, une foule de petits res à large face, à triples mentons, à encolures

..., les parties les plus ...

Bref, la foire aux enfants fut le s
prédilection des Américains, et fit dés
présentations de l'Opéra.

Un jury fut formé pour juger du
chaque concurrent. Il se composait d
graves et de mères de famille expertes
tière. Il y eut là, comme partout, des l
plus d'une mère ou d'une nourrice usa
secrètes pour faire couronner son p
mépris de la justice et de l'embonpoint.

Enfin le grand jour des récompen
Les mères et les nourrices, le sein
émotion facile à comprendre, attend
impatience la décision des juges.

Les juges se prononcèrent, et les petit
bardés furent présentés à la foule, qui l
par des applaudissements et des hourr
siastes auxquels pourtant, s'il faut l

plirent les caisses de l'homme adroit qui, vingt ans auparavant, avait formé le premier noyau de sa fortune en montrant dans une barraque une vieille négresse qu'il faisait passer pour la nourrice de Washington.

XXII

Balzac, dans ses *Contes drôlatiques :*

« Par la double rouge creste de mon cocq, et par la doubleure roze de la pantophle noire de ma mie ! par toutes les cornes des bien-aymez c.... et pas la vertu de leurs sacrosainctes femmes ! la plus belle œuvre que font les hommes n'est ni les poesmes ni les toiles painctes, ni les musicques, ni les chasteaulx, ni les statues, tant bien sculptées soyent-elles, ni les galères à voiles ou à rames, ains les enfants : entendez les enfants jusques en l'aage de dix années, pour ce que après ils deviennent hommes ou femmes, et prenant de la raison ne valent pas ce que ils ont cousté. Les pires sont les meilleurs. Considérez-les jouant tout naïfvement, avecques les soliers, avecques les outils de mesnaige, laissant ce qui leur desplaist, criant après ce qui leur plaist, hallebotant les douceurs et conficturereries en la maison, grignottant les réserves, et tousiours riant alors que les dents sont poulsées hors, vous serez de cet advis que ils sont

il n'est rien en ce monde de plus sain
plus plaizant que leurs dires, lesquels tie
hault bout en naïfveté. Cecy est vray c
double fressure d'ung bœuf. Oncques
un homme estre naïf à la méthode des enfa
que il se rencontre on ne scayt quel ingré
raison en la naïfveté d'un homme, tandi
naïfveté des enfants est candide, imma
sent la finesse de la mère; ce qui es
cettuy conte.

» La royne Catherine estoyt en cettu
Dauphine, et, pour se faire bien venir du
beau-père, lequel alloyt lors pietrement,
donnoyt de temps à autre de tableaux
sachant que ils les aimoyt moult, estant
sieur Raphaël d'Urbin, des sieurs Prin
Léonardo da Vinci, auxquels ils envoyoy
tables sommes. Adoncques elle obtint
mille laquelle avoyt la fleur de ces travai

vizer dedans le paradis terrestre; et estoyent de grandeur naturelle dans le costume de leur temps, sur lequel il est difficile d'errer, veu que ils estoyent vestus de leur ignorance et caparassonnez de la graace divine qui les enveloppoyt, chouses ardues à paindre à cause de la couleur et ce en quoy avoyt excellé mon dict sieur Titian.

» Le tableau feut mis en la chambre du paouvre roy, qui lors souffroyt moult du mal dont il mourut. Cette paincture eut ung grant succez à la court de France, où chascun vouloyt la veoir : ains aulcun n'eut ceste licence avant la mort du roy, veu que, sur son dezir, ce dict quadre feut laissé dedans sa chambre autant que il vesquit. Un jour madame Catherine mena chez le roy son fils François et la petite Margot, lesquels commençoyent à parler à tors et à travers, comme font tous les enfants. Ores cy, ores là, ces dicts enfants avoyent entendu causer de ce pourtraict d'Adam et d'Ève, et avoyent tourmenté leur mère à ceste fin que elles les y menast. Veu que ces deux petits esgayoient par foys le vieulx roy, madame la Daulphine les y conduisit.

«Vous avez voulu veoir et Adam et Ève, qui sont nos premiers parents: les voicy, » fit-elle. Adoncques elle les laissa en grand estomirement devant le tableau du sieur Titian, et s'assit au chevet du roy, lequel print plaizir à resguarder les enfants. « Le-

...estus. »

» Ceste response, qui ravi
mère, feut consignée en une
rence par la royne Catherine.

» Nul escripvain ne l'ayant
demourera comme fleur en un
contes, encores que elle ne s
laticque, et que il n'y ayt aultr
tirer sinon que, pour jouir de
fance, besoing est de faire des

XXIII

La Bruyère :

« Les enfants n'ont ni pass
qui ne nous arrive guère, ils
sent. »

*

« Le caractère de l'enfance
mœurs, dans ...

« Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus, et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusements : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin, et y font bonne chère; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés; que, bien que seuls, ils se voient un riche équipage et un grand cortége; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, et jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors, qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable; et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent, à cet âge, être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité. »

« Aux enfants tout paraît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux. Aux hommes les choses du monde paraissent ainsi, et, j'ose dire, par la même raison, parce qu'ils sont petits. »

encent entre eux par l'état
e maître ; et, ce qui est bien
ommodent pas longtemps,
ue. Quelqu'un se distingue,
vivacité, ou par une meil-
'ps, ou par une connais-
ıx différents et des petites
les autres lui défèrent, et
ıvernement absolu qui ne
»

ınts ne conçoivent, qu'ils
ınnent conséquemment ?
etites choses, c'est qu'ils
ɔngue expérience ; èt, si
est moins leur faute que
: leurs maîtres. »

fiance dans l'esprit des
ile, que de les punir des
tes, ou même sévère-
əs. Ils savent précisé-
ce qu'ils méritent, et
e qu'ils craignent ; ils
avec raison qu'on les

châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité. »

XXIV

Plusieurs des remarques de La Bruyère se trouvent en action, pour ainsi dire, dans deux exemples, l'un d'Hérodote, l'autre des *Mille et une Nuits*, que l'on ne sera pas fâché de rencontrer ici tous les deux, car ils sont les plus charmants du monde.

L'un est le curieux récit de l'enfance de Cyrus, que le bon Hérodote, surnommé le père de l'histoire, et que l'on pourrait appeler aussi le père aux histoires, rapporte ainsi dans ses détails les plus naïfs :

« Astyage eut une fille, qu'il nomma Mandane. Il s'imagina en dormant qu'elle urinait en si grande abondance, que sa capitale et l'Asie entière en étaient inondées. Ayant communiqué ce songe à ceux d'entre les mages qui faisaient profession de les interpréter, il fut effrayé des détails de leur explication ; à tel point que, lorsque sa fille fut nubile, il ne voulut pas lui donner pour époux un Mède digne de lui par sa naissance ; mais il lui fit épouser un Perse, nommé Cambyse, qu'il connaissait pour un homme d'une grande maison et de mœurs douces et tranquilles, parce qu'il le

couvrait toute l'Asie. Ayant commı
aux interprètes, il fit venir de Per
fille, qui était enceinte et proche
Aussitôt après son arrivée, il la fit
dessein de faire périr l'enfant dont e
les mages, interprètes des songes, l
d'après cette vision, que l'enfant
cette princesse régnerait un jour à sa
Astyage se tenait en garde contre c
Cyrus fut à peine né, qu'il manda Ha
rent, celui de tous les Mèdes qui l
attaché, et sur lequel il se reposa
toutes ses affaires.

« Harpage, lui dit-il, exécute fidèl
que je vais te donner, sans chercher à
de crainte qu'en t'attachant à d'autre
ne travailles à ta propre perte. Prend
vient de naître de Mandane, porte-le
son, fais-le mourir, et l'inhume ensu
te plaira. — Seigneur, répondit H
toujours cherché à vous plair

ment à vos ordres, autant qu'il dépendra de moi. »

» Après cette réponse, on remit l'enfant couvert de riches ornements entre les mains d'Harpage, afin qu'il le fît mourir. Il s'en retourna chez lui les larmes aux yeux; et, abordant sa femme, il lui raconta ce qu'Astyage lui avait dit. — « Quelle est votre résolution? reprit-elle. — Je n'exécuterai point les ordres d'Astyage, répondit-il, dût-il devenir encore plus emporté et plus furieux qu'il ne l'est maintenant; je n'obéirai point à ses volontés, je ne me prêterai point à ce meurtre. Non, je ne le ferai point, par plusieurs raisons: premièrement, je suis parent de l'enfant; secondement, Astyage est avancé en âge et n'a point d'enfant mâle. Si, après sa mort, la couronne passe à la princesse sa fille, dont il veut aujourd'hui que je fasse mourir le fils, que me reste-t-il, sinon la perspective du plus grand danger? Cependant, pour ma sûreté, il faut que l'enfant périsse, mais que ce soit par les mains de quelqu'un des gens d'Astyage, et non par mes mains. »

» Il dit, et sur-le-champ il envoya un exprès à celui des bouviers d'Astyage qu'il savait mener ses troupeaux dans les pâturages les plus propres à son dessein et sur les montagnes les plus fréquentées par les bêtes sauvages.

» Ce bouvier s'appelait Mitradates. Sa femme,

... que Cyno d...
les Mèdes appellent une ...
turages où il gardait les ...
pied des montagnes au no...
le Pont-Euxin. De ce côté ...
Médie est un pays élevé, ...
couvert de forêts, au lieu q...
est plat et uni.

» Le bouvier, que l'on ava...
étant arrivé, Harpage lui pa...
te commande de prendre cet e...
sur la montagne la plus déser...
promptement. Il m'a ordonné ...
si tu ne le fais pas mourir, et ...
vie de quelque manière que ce ...
par le supplice le plus cruel. ...
veut encore que je sache par ...
exposé cet enfant. »

» Mitradates prit l'enfant, et ...
cabane par le même chemin. ...
à la ville, sa femme, qui n'a...
en jour que la ...

tume de le mander. Dès qu'il fut de retour, sa femme, surprise de le voir au moment où elle s'y attendait le moins, lui parla la première et voulut savoir pourquoi Harpage l'avait envoyé chercher avec tant d'empressement. « Ma femme, lui dit-il, je n'ai pas plutôt été dans la ville, que j'ai vu et entendu des choses que je voudrais bien n'avoir ni vues ni entendues ; et plût aux dieux qu'elles ne fussent jamais arrivées à nos maîtres! Toute la maison d'Harpage était en pleurs. Frappé d'effroi, je pénètre dans l'intérieur, je vois à terre un enfant qui pleurait, qui s'agitait. Il était couvert de drap d'or et de langes de diverses couleurs. Harpage ne m'eut pas plus tôt aperçu, qu'il me commanda d'emporter promptement cet enfant et de l'exposer sur la montagne la plus fréquentée par les bêtes féroces. Il m'a assuré que c'était Astyage lui-même qui me donnait cet ordre, et m'a fait de grandes menaces si je manquais à l'exécuter. J'ai donc pris cet enfant et l'ai emporté, croyant qu'il était à quelqu'un de sa maison ; car je n'aurais jamais imaginé quel était son véritable père. J'étais cependant étonné de le voir couvert d'or et de langes si précieux. Je ne l'étais pas moins de voir toute la maison d'Harpage tout en pleurs. Enfin, chemin faisant, j'ai bientôt appris de l'esclave qui m'a accompagné hors de la ville, et qui m'a remis l'enfant, qu'il est à Mandane, fille d'Astyage, et à

» En achevant ces mots, Mitradate
fant, et le montre à sa femme. Chai
deur et de sa beauté, elle embrass
son mari, et le supplie, les larmes
point exposer cet enfant. Il lui dit
s'en dispenser, qu'il devait venir
de la part d'Harpage, et que, s'il
il périrait de la manière la plus
voyant que ses discours ne fais
pression sur son mari, reprit la p
je ne saurais, dit-elle, te persua
absolument qu'on voye un enfan
moins ce que je vais te dire. J
d'un enfant mort : va le porter s
nourrissons celui de la fille d'A
était à nous. Par ce moyen, on
vaincre d'avoir offensé tes maîtr
pris un bon parti : notre enfant
pulture royale, et celui qui res
la vie. »

» Il parut au bouvier que, dan

plus déserte. Le troisième jour après, ayant laissé, pour garder le corps, un de ceux qui avaient soin des troupeaux sous ses ordres, il alla à la ville, et, s'étant rendu chez Harpage, il lui dit qu'il était prêt à lui montrer le corps mort de l'enfant. Harpage, ayant envoyé avec lui ses gardes les plus affidés, fit, sur leur rapport, donner la sépulture au fils de Mitradates. A l'égard du jeune prince, Spaco en prit soin et l'éleva. Il fut dans la suite connu sous le nom de Cyrus; mais Spaco lui donna quelque autre nom.

» Cet enfant, étant âgé de dix ans, eut une aventure qui le fit reconnaître. Un jour que, dans le village où étaient les troupeaux du roi, il jouait dans la rue avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci l'élurent pour leur roi, lui qui était connu sous le nom de fils du bouvier. Il distribuait aux uns les places d'intendants de ses bâtiments, aux autres celles de gardes du corps; celui-ci était l'œil du roi, celui-là devait lui présenter les requêtes des particuliers : chacun avait son emploi, selon ses talents et le jugement qu'en portait Cyrus. Le fils d'Artembarès, homme de distinction chez les Mèdes, jouait avec lui. Il refusa d'exécuter les ordres de Cyrus. Celui-ci le fit saisir par les autres enfants et maltraiter à coups de verges. On ne l'eut pas plus tôt relâché, qu'outré d'un traitement si indigne de sa naissance, il alla à la ville



trouver le roi avec son fils, et s
traitement odieux que l'enfant ava
gneur, dit-il, en découvrant les épa
c'est ainsi que nous a outragés un d
le fils de votre bouvier. »

» A ce discours, à cette vue, As
venger le fils d'Artembarès, par égar
envoya chercher Mitradates et son fi
furent arrivés : « Comment, dit le p
en le regardant, étant ce que tu es, a
dace de traiter d'une manière si indig
des premiers de ma cour? »

« Je l'ai fait, seigneur, avec just
Cyrus. Les enfants du village, du nom
il était, m'avaient choisi en jouant p
roi; je leur en paraissais le plus dign
cutaient mes ordres. Le fils d'Artem
aucun égard, et refusa de m'obéir. Je
Si cette action mérite quelque ch
voici. »

connaître d'Astyage. Frappé de ces circonstances, ce prince demeura quelque temps sans pouvoir parler; mais enfin, revenu à lui, et voulant renvoyer Artembarès, afin de sonder Mitradates en particulier : « Artembarès, lui dit-il, vous n'aurez aucun sujet de vous plaindre de moi, ni vous, ni votre fils. » Ensuite il ordonna à ses officiers de conduire Cyrus dans l'intérieur du palais.

» Resté seul avec Mitradates, il lui demanda où il avait pris cet enfant, et de qui il le tenait. Celui-ci répondit qu'il en était le père, que sa mère vivait encore, et demeurait avec lui. Astyage répliqua qu'il ne prenait pas un bon parti, et qu'il voulait de gaieté de cœur se rendre malheureux. En disant cela, il fit signe à ses gardes de le saisir. Mitradates, voyant qu'on le menait à la question, avoua enfin la vérité. Il reprit l'histoire dès son commencement, découvrit tout sans rien dissimuler, et, descendant aux plus humbles supplications, il pria le roi de lui pardonner.

» La vérité découverte, Astyage ne tint pas grand compte de Mitradates; mais, violemment irrité contre Harpage, il commanda à ses gardes de le faire venir; et lorsqu'il parut devant lui, il lui parla en ces termes : « Harpage, de quel genre de mort as-tu fait périr l'enfant de ma fille, que je t'ai remis? »

» Harpage, apercevant Mitradates dans l'appar-



« Seigneur, ...
j'examinai comment je pourrais
à vos volontés, et sans m'écart
dois, n'être coupable d'un meu
la princesse votre fille, ni mêm
dai, en conséquence, Mitradat
fant entre les mains, et lui d
même qui ordonniez sa mort.
écarté en cela de la vérité, p
commandé de le faire mourir
enfant, je lui enjoignis de l'ex
tagne déserte et de rester au
qu'il fût mort. Enfin, je le me
reux tourments s'il n'accom
en point. Ces ordres exécu
mort, j'envoyai là les plus fi
je vis par leurs yeux, et je
seigneur, se sont passées d
est le sort qu'a éprouvé cet

ches de ma fille. Mais, puisque la fortune nous a été favorable, envoyez-moi votre fils pour tenir compagnie au jeune prince nouvellement arrivé, et ne manquez pas de venir souper avec moi ; je veux offrir, pour la joie d'avoir retrouvé mon petit-fils, des sacrifices aux dieux. »

» Harpage s'étant, à ces paroles, prosterné devant le roi, s'en retourna chez lui, également flatté de l'heureuse issue de sa faute, et de ce que le roi l'avait invité au festin qu'il donnait en réjouissance des bienfaits de la fortune. Il ne fut pas plus tôt rentré chez lui, qu'il appela son fils unique, âgé d'environ treize ans, l'envoya au palais d'Astyage, avec ordre de faire tout ce que ce prince lui commanderait, et, transporté de joie, il raconta cette aventure à sa femme.

» Dès que le fils d'Harpage fut arrivé au palais, Astyage le fit égorger ; on le coupa ensuite par morceaux, dont les uns furent rôtis et les autres bouillis ; on les apprêta de diverses manières, et on tint le tout prêt à être servi. L'heure du repas venue, les convives s'y rendirent, et Harpage avec eux. On servit à Astyage et aux autres seigneurs du mouton, et à Harpage le corps de son fils, excepté la tête et les extrémités des mains et des pieds, que le roi avait fait mettre à part dans une corbeille.

» Lorsqu'il parut avoir assez mangé, Astyage

et se tenant devant lui, lui dirent de
et d'en prendre ce qu'il voudrait. H
et, découvrant la corbeille, il aperçu
son fils. Il ne se troubla point, et sui
Astyage lui demanda s'il savait de
avait mangé. Il répondit qu'il le sav
tout ce que faisait un roi lui était ag
cette réponse, il s'en retourna chez
restes de son fils, qu'il n'avait, à ce
emportés que pour leur donner la sép

» Le roi, s'étant ainsi vengé d'Harpa
mêmes mages qui avaient interprété
la manière que nous avons dit, afin
avec eux sur ce qui concernait Cyru
arrivés, il leur demanda quelle e
avaient autrefois donnée du songe c
Ils lui firent la même réponse : « Si
rent-ils, n'est pas mort, en un mot, s
il faut qu'il règne. »

« L'enfant vit et se porte bien, leur
il a été élevé à la campagne : les en

lui faire le rapport des affaires; en un mot, il a créé toutes les autres charges. Que pensez-vous que cela puisse présager? »

« Puisque l'enfant vit, répondirent les mages, et qu'il a régné sans aucun dessein prémédité, rassurez-vous, seigneur, vous n'avez plus rien à craindre, il ne règnera pas une seconde fois. Il y a des oracles dont l'accomplissement s'est réduit à un évènement frivole, et des songes qui ont abouti à bien peu de chose. — Je suis moi-même aussi de cet avis, reprit Astyage; l'enfant ayant déjà porté le nom de roi, le songe est accompli; je crois n'en avoir plus rien à craindre. Cependant réfléchissez-y mûrement, et donnez-moi le conseil que vous penserez le plus avantageux à ma sûreté et à la vôtre. —Seigneur, dirent les mages, la stabilité et la prospérité de votre règne nous importent beaucoup; car enfin la puissance souveraine venant à tomber entre les mains de cet enfant, qui est Perse, passerait à une autre nation; et les Perses, nous regardant comme des étrangers, n'auraient pour nous aucune considération, et nous traiteraient en esclaves. Mais vous, seigneur, qui êtes notre compatriote, tant que vous occuperez le trône, vous nous comblerez de faveurs, et nous règnerons en partie avec vous. Ainsi notre intérêt nous oblige, à tous égards, à pourvoir à notre sûreté et à celle de votre empire. Si nous pressentions maintenant

tons à vous tranquilliser de i
vous cet enfant, et renvoyez-le é
il tient le jour. »

» Astyage, charmé de cette r
rus. « Mon fils, lui dit-il, je v
injustice, sur la foi d'un vain i
votre heureux destin vous a c
vivrez. Soyez tranquille; partez
escorté par ceux que je vous don
accompagner : vous y verrez vo
mère, qui sont bien différents de
sa femme. »

» Astyage, ayant ainsi parlé, re
Perse. Cambyse et Mandane, ayan
était, le reçurent et l'embrassèren
fant qu'ils avaient cru mort en nai
mandèrent comment il avait été
leur répondit que jusqu'alors il
qu'à cet égard il avait été dans
erreur; qu'en chemin il avait été

Son père et sa mère, se servant de ce nom pour persuader aux Perses que leur fils avait été conservé par une permission particulière des dieux, publièrent partout que, Cyrus ayant été exposé dans un lieu désert, une chienne l'avait nourri. Voilà ce qui donna lieu au bruit qui courut. »

Pour la suite, tout le monde connaît l'histoire brillante de Cyrus et comment il régna enfin tout de bon.

XXV

L'autre récit est tiré des *Mille et une Nuits* et n'est pas moins charmant :

« Un soir le calife Haroun-Al-Raschid, avec le grand vizir Giafar, et Mesrour, le chef des eunuques, l'un et l'autre déguisés comme lui, alla faire sa tournée dans la ville, ainsi qu'il avait coutume de faire de temps en temps.

» En passant par une rue, le calife entendit du bruit; il pressa le pas, et il arriva à une porte qui donnait entrée dans une cour, où dix ou douze enfants, qui n'étaient pas encore retirés, jouaient au clair de la lune; de quoi il s'aperçut en regardant par une fente.

» Le calife, curieux de savoir à quel jeu ces enfants jouaient, s'assit sur un banc de pierre qui se trouva à propos à côté de la porte; et, comme il

tous, disait aux autres : « J
cadi ; amenez-moi Ali Cogi
a volé mille pièces d'or. »

» A ces paroles de l'enfa
d'un placet qui lui avait été
et qu'il avait lu, et cela le fit
pour voir quel serait le jugen

» Comme l'affaire d'Ali C
était nouvelle, et qu'elle faisa
ville de Bagdad jusque parmi
enfants acceptèrent la propos
convinrent du personnage que
Personne ne disputa, à celui qui
le cadi, d'en représenter le r
séance avec le semblant et la
autre, comme officier compé
en présenta deux, dont il app
l'autre le marchand contre q
plainte.

» Alors le feint cadi prit la
rogeant gravement le feint A

ment, pour empêcher qu'il ne fît une perte si considérable.

» Le feint cadi, après avoir écouté le feint Ali Cogia, se tourna du côté du feint marchand, et il lui demanda pourquoi il ne rendait pas à Ali Cogia la somme qu'il lui demandait.

» Le feint marchand apporta les mêmes raisons que le véritable avait alléguées devant le cadi de Bagdad, et il demanda de même à affirmer par serment que ce qu'il disait était la vérité.

« N'allons pas si vite, reprit le feint cadi; avant que nous en venions à votre serment, je suis bien aise de voir le vase d'olives. Ali Cogia, ajouta-t-il en s'adressant au feint marchand de ce nom, avez-vous apporté le vase? »

» Comme il eut répondu qu'il ne l'avait pas apporté: « Allez le prendre, reprit-il, et apportez le moi. »

» Le feint Ali Cogia disparut pour un moment, et en revenant il fit semblant de poser un vase devant le feint cadi, en disant que c'était le même vase qu'il avait retiré de chez lui.

» Pour ne rien omettre de la formalité, le feint cadi demanda au feint marchand s'il le reconnaissait aussi pour le même vase; et, comme le feint marchand eut témoigné par son silence qu'il ne pouvait le nier, il commanda qu'on le découvrît. Le feint Ali Cogia fit semblant d'ôter le couvercle, et



goûter, et il ajouta : « Elles so
« Mais, continua le feint cadi, il
olives gardées pendant sept ans
être si bonnes. Qu'on fasse ver
d'olives, et qu'ils voient ce qui e
fants lui furent présentés en qua
d'olives. « Vous êtes marchands
manda le feint cadi. Comme ils e
c'était leur profession : « Dites-m
vous combien de temps des oli
par des gens qui s'y entendent,
ver bonnes à manger? — Seigneu
feints marchands, quelque pein
pour les garder, elles ne valent
sième année; elles n'ont plus ni
elles ne sont bonnes qu'à jeter.-
le feint cadi, voyez le vase que
combien il y a de temps qu'on

pelés comme experts, ce que nous pouvons assurer, c'est que les olives sont de cette année; et nous maintenons que, de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous. » Le feint marchand, accusé par le feint Ali Cogia, voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts; mais le feint cadi ne lui en donna pas le temps. « Tais-toi, dit-il, tu es un voleur. Qu'on le pende. » De la sorte, les enfants mirent fin à leur jeu avec une grande joie, en frappant des mains, et en se jetant sur le feint criminel, comme pour le mener pendre.

» On ne peut exprimer combien le calife Haroun Al-Raschid admira la sagesse et l'esprit de l'enfant qui venait de rendre un jugement si sage sur l'affaire qui devait être plaidée devant lui le lendemain. En cessant de regarder par la fente et en se levant, il demanda à son grand vizir, qui avait été attentif aussi à ce qui venait de se passer, s'il avait entendu le jugement que l'enfant venait de rendre, et ce qu'il en pensait. « Commandeur des croyants, répondit le grand vizir Giafar, on ne peut être plus surpris que je le suis d'une si grande sagesse dans un âge si peu avancé. »

« Mais, reprit le calife, sais-tu une chose? C'est que j'ai à prononcer demain sur la même affaire, et que le *véritable Ali* Cogia m'en a présenté le

calife, que je puisse en ra
que celui que nous venons
est la même, repartit le gra
pas que Votre Majesté puis
tre manière, ni prononcer a
donc bien cette maison, lui
moi demain l'enfant, afin qu
et en ma présence. Mande a
voyé absous le marchand v
afin qu'il apprenne son dev
enfant, et qu'il se corrige. J
prennes le soin de faire ave
porter son vase d'olives, et
d'olives se trouvent à mon au
donna cet ordre en continua
acheva sans rencontrer autre
attention.

» Le lendemain, le grand
maison où le calife avait été t
fants, et il demanda à parler
du maître qui était sorti

l'aîné, répondit que c'était lui, et, comme il ignorait pourquoi on lui faisait cette demande, il changea de couleur.

« Mon fils, lui dit le grand vizir, venez avec moi, le commandeur des croyants veut vous voir. »

» La mère fut dans une grande alarme quand elle vit que le grand vizir voulait emmener son fils. Elle lui demanda : « Seigneur, est-ce pour enlever mon fils que le commandeur des croyants le demande? » Le grand vizir la rassura, en lui promettant que son fils lui serait renvoyé en moins d'une heure, et qu'elle apprendrait à son retour le sujet pour quoi il était appelé, dont elle serait contente. « Si cela est ainsi, seigneur, reprit la mère, permettez-moi qu'auparavant je lui fasse prendre un habit plus propre et qui le rende plus digne de paraître devant le commandeur des croyants. » Et elle le lui fit prendre sans perdre de temps.

» Le grand vizir emmena l'enfant, et il le présenta au calife à l'heure que celui-ci avait donnée à Ali Cogia et au marchand pour les entendre.

» Le calife qui vit l'enfant un peu interdit et qui voulut le préparer à ce qu'il attendait de lui : « Venez, mon enfant, dit-il, approchez. Est-ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Ali Cogia et du marchand qui lui a volé son or? Je vous ai vu et je vous ai entendu, je suis bien content de vous. »

veux vous faire voir
chand; venez vous as
» Alors le calife prit
s'assit sur son trône;
près de lui, il demand
les fit avancer, et on le
se prosternaient et qu
le tapis qui couvrait le
relevés, le calife leur d
cause, l'enfant que voi
fera justice; et, s'il man
suppléerai. »
» Ali Cogia et le marc
l'autre; et, quand le mar
faire le même serment
premier jugement, l'enfa
core temps et qu'aupara
voir le vase d'olives.
» A ces paroles, Ali Cog
aux pieds du calife, et l
garda les olives et il

réponse que les enfants, feints marchands experts, comme nous l'avons vu.

» Ici, quoique le marchand accusé vît bien que les deux marchands experts venaient de prononcer sa condamnation, il ne laissa pas, néanmoins, de vouloir alléguer quelque chose pour se justifier. Mais l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre. Il regarda le calife : « Commandeur des croyants, dit-il, ceci n'est plus un jeu ; c'est à Votre Majesté de condamner à mort sérieusement, et non pas à moi, qui ne le fis hier que pour rire. »

» Le calife, instruit pleinement de la mauvaise foi du marchand, l'abandonna aux ministres de la justice, pour le faire pendre ; ce qui fut exécuté après qu'il eut déclaré où il avait caché les mille pièces d'or, qui furent rendues à Ali Cogia. Ce monarque, enfin, plein de justice et d'équité, après avoir averti le cadi qui avait rendu le premier jugement (lequel était présent), d'apprendre d'un enfant à être plus judicieux dans sa fonction, embrassa l'enfant, et le renvoya avec une bourse de cent pièces d'or, qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité. »

XXVI

Montesquieu, dans l'*Esprit des lois :*

« Les livres sacrés des anciens Perses disaient : « Si vous voulez être saint, instruisez vos enfants,

parce que les enfants ser
jour du jugement, et qu
point d'enfants ne pourrai

« A Rome, le consul qui
prenait le premier les faisc
des provinces.

» Le sénateur qui avait
écrit le premier dans le cata
disait au sénat son avis le

» L'on pouvait parvenir
gistratures, parce que chaqu
pense d'un an. »

XXVII

Catulle, dans un épithalame
époux cette exhortation :

« Cédez à vos transports ; e
duisent de tendres rejetons, af

» Qu'il ressemble à son père; que chacun, sans le connaître, le reconnaisse; que ses traits attestent les vertus maternelles!

» Que sa gloire un jour prouve qu'il est né d'une mère vertueuse, comme celle de Pénélope rejaillit sur son Télémaque!

» Vierges, fermez les portes; cessons nos chants. Et vous, époux assortis, jouissez de la vie, et que vos caresses répétées répondent à la vigueur de votre bel âge. »

XXVIII

Lamartine :

Quand verrai-je ses fils de leurs lèvres de rose
Se suspendre à son sein comme l'abeille aux lis ?

XXIX

Dans les Choéphores d'Eschyle, Oreste parle ainsi au tombeau d'Agamemnon :

« Entends ce dernier cri que je t'adresse, ô mon père! Vois tes deux enfants debout près de ta tombe : prends pitié de ta fille, de ton fils; ne laisse point s'anéantir en nous la race des Pélopides : c'est ainsi que tu vivras encore malgré le trépas; car les enfants, souvenirs glorieux, sauvent de l'oubli un père qui n'est plus, pareils à ces mor-

Et, dans la comédie de M
riage forcé, Sganarelle dit :
« J'ai répugné autrefois
maintenant de puissantes rai
la joie que j'aurai de posséd
qui me fera mille caresses, qu
viendra frotter lorsque je s
joie, dis-je, je considère qu'e
je suis, je laisse périr dans le
Sganarelles, et qu'en me mar
voir revivre en d'autres moi-m
plaisir de voir des créatures qu
moi, de petites figures qui
comme deux gouttes d'eau, qui
nuellement dans la maison, qui
papa quand je reviendrai de la
de petites folies les plus agréables
il me semble déjà que j'y suis, et
demi-douzaine autour de moi. »

me contrarie bien un peu quelquefois à leur égard. Il s'en occupe plus qu'il ne convient à un homme, et prétend que je n'y entends rien. Sylvia se met entre nous ; elle emporte le berceau et dit : « Cela ne vous regarde ni l'un ni l'autre ; ces enfants-là sont à moi. »

XXX

Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris* :

« Le bon Dieu eut pitié de Pâquette la Chantefleurie, et lui donna une petite fille. Sa joie, je ne vous en parle pas ; ce fut une furie de larmes, de caresses et de baisers. Elle allaita elle-même son enfant, lui fit des langes avec sa couverture, la seule qu'elle eût sur son lit, et ne sentit plus ni le froid ni la faim. Elle en redevint belle. Vieille fille fait jeune mère. La galanterie reprit ; on revint voir la Chantefleurie, elle retrouva chalands pour sa marchandise ; et de toutes ces horreurs elle fit des layettes, béguins, baverolles, des brassières de dentelles et des petits bonnets de satin, sans même songer à se racheter une couverture. — Il est sûr que la petite Agnès, c'était le nom de l'enfant, nom de baptême ; car, de nom de famille, il y a longtemps que la Chantefleurie n'en avait plus, — il est certain que cette petite était plus emmaillottée de rubans et de broderies qu'une Dauphine du

ses finesses de dorelotière et
d'une robe de bonne Vierge
deux plus mignons souliers
Ils étaient longs tout au plu:
et il fallait en voir sortir les
pour croire qu'ils avaient p
que ces petits pieds étaient
roses! plus roses que le sati
vous aurez des enfants, Oud
rien n'est plus joli que ces pet
mains-là.

« Je ne demande pas mieux
pirant, mais j'attends que ce
monsieur Audry Musnier.

« Au reste, reprit Mahiett
n'avait pas que les pieds de j
elle n'avait que quatre mois, (
avait les yeux plus grands que

un ébahissement sans fin, c'était un délire de joie ! Elle y avait toujours les lèvres collées et ne pouvait revenir de leur petitesse. Elle les mettait dans les petits souliers, les retirait, les admirait, s'en émerveillait, regardait le jour au travers, s'apitoyait de les essayer à la marche sur son lit, et eût volontiers passé sa vie à genoux, à chausser et à déchausser ces pieds-là, comme ceux d'un enfant Jésus. »

XXXI

Balzac :

« Peut-être les enfants sont-ils les vertus d'une mère. »

*

« Ah ! combien de choses un enfant apprend à sa mère ! Il y a tant de promesses faites entre les femmes et la vertu, dans cette protection incessante due à un être faible, que la femme n'est dans sa véritable sphère que quand elle est mère. Elle déploie alors seulement ses forces ; elle pratique les devoirs de la vie, elle en a tous les bonheurs et tous les plaisirs. Une femme qui n'est pas mère est un être incomplet et manqué. »

*

Victor Hugo :

Mères ! l'enfant qui joue à votre seuil joyeux,
Plus frêle que les fleurs, plus serein que les cieux,

... nom paternel dans un
Et vous n'avez besoin que de
Pour voir distinctement dans l'
Mères, l'enfant qui pleure et qu
Si vous levez vos fronts vers le
Verse à votre douleur une lumi
Car l'innocent éclaire aussi bien
Il montre, clarté douce, à vos ye
Derrière notre orgueil, derrière
Derrière la nuit noire où l'âme c
Derrière nos malheurs, Dieu prof
Que l'enfant vive ou dorme, il ray
Sur cette terre, où rien ne va loin
Où nos jours incertains sur tant d'
Comme un guide au milieu des bru
Nos vices ténébreux et nos doutes m
Vivant, l'enfant fait voir le devoir à
Mort, c'est la vérité qu'à votre âme i
Ici, c'est un flambeau ; là-haut, c'est

XXXII

Madame Neck...

pinceau les chastes sentiments d'une femme fidèle; et tous les regards que jette un père attendri sur des fils qui lui ressemblent, retombent sur leur mère avec une nouvelle douceur. »

*

Balzac :

« L'amour a quelque chose d'affreusement terrestre, tandis qu'il a je ne sais quoi de divin dans l'affection que porte une mère heureuse à celui de qui procèdent les joies de la maternité. »

*

« On n'aime pas de la même manière à tous les moments; il ne se brode pas, sur cettle étoffe de la vie, des fleurs toujours brillantes; enfin, l'amour peut et doit cesser. Mais la maternité n'a point de déclin à craindre; elle s'accroît avec les bonheurs de l'enfant et se développe avec lui. »

*

« Enfanter, ce n'est rien; mais nourrir, c'est enfanter à toute heure. »

XXXIII

J. Michelet :

« Je ne sais s'il est indispensable que la mère allaite de son sein; il l'est, j'en suis bien sûr, qu'elle allaite de son cœur. »

Lamartine :

« La prédestination de l'enfant, c'
où il est né. Son âme se compose su
pressions dont il se souvient. Le reg
de notre mère est une partie de n
pénètre en nous par nos propres yeu

Balzac :

« Il existe des regards, une voix, d
mère, dont la force pétrit l'âme des en

XXXIV

Plutarque a pu vous apprendre,
Racine à son fils, que Caton l'ancien
gloire d'être bon mari à celle d'être gra
et qu'il quittait les affaires les plus

Espoir de mon été déjà penchant et mûr,
Rameaux dont, tous les ans, l'ombre croît sur mon mur,
Douces âmes, à peine au jour épanouies,
Des rayons de votre aube encor tout éblouies !
Je songe aux deux petits qui pleurent en riant,
Et qui font gazouiller, sur le seuil verdoyant,
Comme deux jeunes fleurs qui se heurtent entre elles
Leurs jeux charmants mêlés de charmantes querelles !
Et puis, père inquiet, je rêve aux deux aînés
Qui s'avancent déjà de plus de flots baignés,
Laissant pencher parfois leur tête encor naïve,
L'un déjà curieux, l'autre déjà pensive !

Seul et triste, au milieu des chants des matelots,
Le soir, sous la falaise, à cette heure où les flots,
S'ouvrant et se fermant comme autant de narines,
Mêlent aux vents des cieux mille haleines marines,
Où l'on entend dans l'air d'ineffables échos
Qui viennent de la terre ou qui viennent des eaux,
Ainsi je songe ! — à vous, enfants, maison, famille,
A la table qui rit, au foyer qui pétille,
A tous les soins pieux que répandent sur vous
Votre mère si tendre et votre aïeul si doux !
Et, tandis qu'à mes pieds s'étend, couvert de voiles,
Le limpide Océan, ce miroir des étoiles,
Tandis que les nochers laissent errer leurs yeux
De l'infini des mers à l'infini des cieux,
Moi, rêvant à vous seuls, je contemple et je sonde
L'amour que j'ai pour vous dans mon âme profonde,
Amour doux et puissant qui toujours m'est resté;
Et cette grande mer est petite à côté !

Rauque et tout hérissé de part
Et qu'aviez-vous donc fait, b
Quel crime, quel exploit, quel
Quel vase du Japon, en mille é
Quel vieux portrait crevé ? quel
Enrichi par vos mains d'un dess
Non, rien de tout cela. Vous avi
Ce matin, restés seuls dans ma ch
Pris parmi ces papiers que mon
Quelques vers, groupe informe, em
Puis, vous les aviez mis, prompts
Dans le feu, pour jouer, pour voi
Dans une cendre noire errer des
Comme brillent sur l'eau de noct
Ou comme, de fenêtre à fenêtre,
Des lumières courir dans les mai

Voilà tout. Vous jouiez et vous c
Belle perte, en effet ! beau sujet d
Une strophe, mal

Et d'avance poussait des rires infernaux
Dans l'antre qu'il se creuse au bas des grands journaux.
Moi, je vous ai grondés. Tort grave et ridicule!
Nains charmants, que n'eût pas voulu fâcher Hercule,
Moi, je vous ai fait peur. J'ai, rêveur triste et dur,
Reculé brusquement ma chaise jusqu'au mur,
Et, vous jetant ces noms dont l'envieux vous nomme,
J'ai dit : Allez-vous-en! laissez-moi seul! — Pauvre homme!
Seul! le beau résultat! le beau triomphe! seul!
Comme on oublie un mort roulé dans son linceul,
Vous m'avez laissé là, l'œil fixé sur ma porte,
Hautain, grave et puni. Mais vous, que vous importe?
Vous avez retrouvé dehors la liberté,
Le grand air, le beau parc, le gazon souhaité,
L'eau courante où l'on jette une herbe à l'aventure,
Le ciel bleu, le printemps, la sereine nature,
Ce livre des oiseaux et des bohémiens,
Ce poëme de Dieu qui vaut mieux que les miens,
Où l'enfant peut cueillir la fleur, strophe vivante,
Sans qu'une grosse voix tout à coup l'épouvante!
Moi, je suis resté seul, toute joie ayant fui,
Seul avec ce pédant qu'on appelle l'ennui;
Car, depuis le matin, assis dans l'antichambre,
Ce docteur, né dans Londre, un dimanche, en décembre,
Qui ne vous aime pas, ô mes pauvres petits,
Attendait pour entrer que vous fussiez sortis.
Dans l'angle où vous jouiez, il est là qui soupire,
Et je le vois bâiller, moi qui vous voyais rire!

Que faire? Lire un livre? oh non! — Dicter des vers?
A quoi bon? — Émaux bleus ou blancs, céladons verts,

Vous partis, j'ai perdu le
Le bruit joyeux qui fait qu'
De voir le tout petit s'aider
Les fronts pleins de candeu
L'éclat de rire franc, sincère
Qui met subitement des perl
Les beaux grands yeux naïfs
La curiosité qui cherche à to
Et les coudes qu'on pousse en

Oh ! certes, les esprits, les syl
Que le vent, dans ma chambr
Les gnomes accroupis là-haut
Dans les angles obscurs que n
Les lutins familiers, nains à l
Qui parlent dans les coins à n
Tout l'invisible essaim de ces
A dû rire aux éclats, quand là,
Ils vous ont vu saisir, dans la
Ces hexamètres que

Tantôt, groupe folâtre, ouvrir un gros volume,
Tantôt courir, pousser mon bras qui tient ma plume,
Et faire, dans le vers que je viens retoucher,
Saillir soudain un angle aigu, comme un clocher
Qui perce tout à coup un horizon de plaines.
Mon âme se réchauffe à vos douces haleines ;
Revenez près de moi, souriant de plaisir,
Bruire et gazouiller, et sans peur obscurcir
Le vieux livre où je lis de vos ombres penchées,
Folles têtes d'enfants ! gaîtés effarouchées !

J'en conviens, j'avais tort et vous aviez raison.
Mais qui n'a quelquefois grondé hors de saison ?
Il faut être indulgent, nous avons nos misères.
Les petits pour les grands ont tort d'être sévères.
Enfants ! chaque matin, votre âme avec amour
S'ouvre à la joie, ainsi que la fenêtre au jour.
Beau miracle, vraiment, que l'enfant, gai sans cesse,
Ayant tout le bonheur, ait toute la sagesse !
Le destin vous caresse en vos commencements,
Vous n'avez qu'à jouer, et vous êtes charmants.
Mais nous, nous qui pensons, nous qui vivons, nous sommes
Hargneux, tristes, mauvais, ô mes chers petits hommes !
On a ses jours d'humeur, de déraison, d'ennui.
Il pleuvait ce matin. Il fait froid aujourd'hui.
Un nuage mal fait dans le ciel tout à l'heure
A passé. Que nous veut cette cloche qui pleure ?
Puis on a dans le cœur quelques remords. Voilà
Ce qui nous rend méchants. Vous saurez tout cela
Quand l'âge, à votre tour, ternira vos visages,
Quand vous serez plus grands, c'est-à-dire moins sages.

Mes laques et mes grès, qu'une vi
Tous les hochets de l'homme envié
Mes gros Chinois ventrus, faits com
Mon vieux tableau, trouvé sous d'a
Je vous livrerai tout, vous toucher
Vous pourrez, sur ma table, être as
Et chanter, et traîner, sans que je n
Mon grand fauteuil de chêne et de ta
Et sur mon banc sculpté jeter tous à
Vos jouets anguleux qui déchirent l
Je vous laisserai même, et gaîment,
O prodige ! en vos mains tenir ma b
Que vous n'avez touchée encor qu'a
Où l'on voit Dieu le père en habit d'

Et puis, brûlez les vers dont ma tab
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de
Brûlez ou déchirez ! — Je serais moi
Si c'était chez Méry, le poëte charm
Que Marseille la Grecque

ɜntre vos mains innocemment cruelles :
blessez le pied, vous leur froissez les ailes
ıs en douter, vous leur faites ces maux
tits enfants font aux petits oiseaux. »
ıporte les miens ! — Toute ma poésie,
, et mon esprit suit votre fantaisie.
les reflets et les rayonnements
aire mon vers si sombre par moments.
ous dont la vie est faite d'espérance,
ɔus dont la joie est faite d'ignorance,
ɜz pas souffert, et vous ne savez pas,
ɔensée en nous a marché pas à pas,
te morne et fatigué d'écrire,
ıce chaleur répand votre sourire,
l a besoin, quand sa tête se rompt,
ıité qui luit sur votre front,
:hantement l'enivre et le fascine,
:harmant hasard de quelque cour voisine,
ɔus ébattez sous un arbre penchant,
ıyeux cris à son douloureux chant !

ıne, hélas ! revenez dans mon ombre,
voulez pas que je sois triste et sombre,
ıs l'abandon où vous m'avez laissé,
ɾ d'Étretat, d'un long hiver lassé,
appuyé sur son coude, et s'ennuie
a fenêtre un ciel rayé de pluie.

Daniel Stern :

« Nous savons bien ce que nos enfa
doivent, mais pensons-nous à ce que
devons? Si nous sommes la sécurité de l
tence, ils sont la grâce de la nôtre. La
doué leurs attitudes, leurs gestes, leurs
d'un charme mystérieux, involontaire, q
au delà tous nos soins. Nous exigeons t
en demandant davantage ; et quand nous
mons ingrats, nous risquons fort de l'êt
mêmes. »

XXXVIII

Victor de Laprade, dans les *Symphoni*

Quand je serre en mes bras mon enfant gr
Je sens un froid au cœur et des larmes aux
En songeant qu'à travers sa douloureuse v

« Pour moi, je jouirais de cette jolie petite société, qui doit vous faire un amusement et une occupation. Je la ferais travailler, lire de bonnes choses, mais point trop simples; je raisonnerais avec elle, je verrais de quoi elle est capable, et je lui parlerais avec amitié et avec confiance. Jamais vous ne serez embarrassée de cette enfant; au contraire, elle pourra vous être utile. »

*

« Je suis bien assurée que Pauline me plaira : il y a de l'assaisonnement dans son visage et dans ses jolis yeux. Ah, ah, qu'ils sont jolis! je les vois! »

XL

P.-J. Stahl, dans l'*Histoire du prince et de la princesse Floris :*

« Comment Floris n'aurait-elle pas eu le sentiment de la vie éternelle? Ne sentait-elle pas que bientôt elle allait renaître dans un autre; que l'hiver lui préparait, à elle aussi, son printemps; et que sous les feuilles mortes de son cœur germait, sans bruit, la vraie fleur de sa vie?

» Elle se plaisait tant dans sa chambre, d'ailleurs, qu'elle ne se plaignait pas de cette réclusion forcée. Toute à son rôle sacré, elle soignait déjà son bonheur, *qui*, grâce à Dieu, — et elle l'en re-

ne, qu'elles se sentent déjà
» Les jours, les semaine
Avril venait de finir. Mai all
heureuse, sentait qu'elle all
dure. Les pelouses de Tri
vert timide qui est comme
ment de la nature. Les in
l'herbe nouvelle, rajustaie
ments. Le printemps prépa
branches des arbres et des a
noires et rigides, se détend
d'une teinte d'or. Déjà leurs
saient de bourgeons rougeât
quelques menues feuilles na
feuilles sortaient brillantes e
leur fourreau entr'ouvert.
étaient toutes neuves. Elles ar
core de ces petits plis, de ce
qu'on ...

les dernières résistances de leurs boutons prêts à céder.

» Le soleil, leur père, pour ne pas les gêner dans leur envie et pour aider leur essor, se faisait doux et discret. Il ne leur montrait que ses caresses, se réservant sans doute de leur faire sentir sa force un peu plus tard. Il leur mesurait attentivement sa chaleur.

» La fleur qui vit le jour la première, pour n'être pas poussée dans les parterres de Trianon, n'en était pas moins une fleur charmante et bénie. On eût dit une grosse goutte de lait pur échappée de la voie lactée, une petite étoile tombée un matin du ciel au profit de la terre.

» C'était un délicieux petit enfant blanc, rose et bleu.

» Le soleil était bien son père aussi, sans aucun doute. Qui pourrait vivre et naître en ce monde sans sa chaleur féconde?

» Il était à peine né. Sa mère, remplie pourtant une joie immense, eut le courage de faire attendre joie. Elle ne l'avait pas encore embrassé, que, sur ordre, on avait ouvert sa fenêtre. Elle avait lu que le premier regard de son fils fût pour le , et que sa première bénédiction lui vînt de .

Bien que ce fils, je me trompe, bien que cet hé-, tant désiré par le prince Z, tînt de sa mère

le prince fut dans
ce qu'il lui en avait
aturelle, pour sou-
étuer sa race pareil

comprendront que,
ses bras, put enfin
cœur, nourrir elle-
avait tant souhaité,
oulu et tant redouté
ant de larmes, de si
ie infinie, qu'on ne
ste, — les joies de
ur premier-né sont
son visage et rafraî-

u plus jeune,
Un long jeûne
ri leur front,
assis en rond ;
aient des anges,
é dans nos fanges,
morne et si navré,
ne eût pleuré.
rre où nous sommes,
la foule des hommes,

Oui, sans père ni mère ! et pas même un grenier ;
Pas d'abri ; tous pieds nus, excepté le dernier,
Qui traînait, pauvre amour ! sous son pied qui chancelle
De vieux souliers trop grands noués d'une ficelle.
Dans des fossés, la nuit, ils dorment très-souvent.
Aussi, comme ils ont froid, le matin en plein vent,
Quand l'arbre, frissonnant au cri de l'alouette,
Dresse sur un ciel clair sa noire silhouette !
Leurs mains rouges étaient roses quand Dieu les fit.
Le dimanche, au hameau cherchant un vil profit,
Ils errent. Le petit, sous sa pâleur malsaine,
Chante sans la comprendre une chanson obscène,
Pour faire rire, hélas ! lui qui pleure en secret,
Quelque immonde vieillard au seuil d'un cabaret ;
Si bien que, quelquefois du bouge qui s'égaie
Il tombe à leur faim sombre une abjecte monnaie,
Aumône de l'enfer que jette le péché,
Sou hideux sur lequel le démon a craché !
Pour l'instant, ils mangeaient derrière une broussaille,
Cachés, et plus tremblants que le faon qui tressaille ;
Car souvent on les bat, on les chasse toujours !
C'est ainsi qu'innocents condamnés, tous les jours,
Ils passent, affamés, sous mes murs, sous les vôtres,
Et qu'ils vont au hasard, l'aîné menant les autres.

Alors, lui qui rêvait, il regarda là-haut ;
Et son œil ne vit rien que l'éther calme et chaud,
Le soleil bienveillant, l'air plein d'ailes dorées,
Et la sérénité des voûtes azurées,
Et le bonheur, les cris, les rires triomphants
Qui des *oiseaux du* ciel tombaient sur ces enfants.

... raconte ainsi, à
l'aventure drôlatique du *Lu.*

Chez dame Barbe arriva notre
En juin dernier ; l'aventure es

Par cas fortuit, l'enfant de chœ
Avait usé l'étui des pays-bas :
Vous m'entendez, sa culotte tro
Le trahissait par mainte découp
Déjà la brèche, augmentant tou
Démantelait la place et les faub
Barbe le voit, s'attendrit ; mais q
Elle était pauvre, et l'étoffe était
D'une autre part, le chapitre étai
Et puis, d'ailleurs, le petit malhe
Ouvrage né d'un amour anonyme
Ne connaissant parents ni légitim
N'avait en tout, dans ce stérile lie
Pour se chauffer, que la grâce de I
Il languissait dans ...

Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont, aux bons jours, on parait le lutrin.
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formaient le corps de ce grimoire antique;
De ces feuillets par la crasse endurcis
L'âge avait fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvait sans dommage
Du livre affreux détacher quelques pages;
Elle en prend quatre, et les coud proprement,
Pour relier un volume vivant.

Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très-peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon,
Prît justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable;
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignait plus les insultes du vent.

Or, cependant, arrive la Saint-Brice,
Fête du lieu, fête du grand office.
Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre; il cherche, mais en vain;
A feuilleter il perd et temps et peines;
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes;
Mais, par bonheur, dans ce triple embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui, *de grimauds* renforçant une troupe,

On délibère, on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt, on le style au service;
En quatre tours, il apprend l'exercice.

Déjà, d'un air intrépide et dévot,
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot.
A livre ouvert, le chapitre en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Trés-gravement poursuit ce chant fallot,
Concert grotesque et digne de Callot.

Tout allait bien jusques à l'évangile.
Ferme et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès aurait gagné la fin ;
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,

Et loin de là, va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.

Le fait est sûr, sans peine on peut m'en croire ;
De deux gascons je tiens toute l'histoire.

XLIII

Alexandre Guiraud :

LE PETIT SAVOYARD.

PREMIÈRE ÉLÉGIE. — LE DÉPART.

Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour? Je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs ; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.
Tant que mon toit put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.
Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi? Chez des pauvres aussi!
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.
Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.

Quatre ans déjà passés, j'y conduisais ton
Mais lui, mon fils, ne revint pas.
Encor, s'il était là pour guider ton enfance
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de m
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans déf
Oh ! je vais prier Dieu pour toi !...
Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te second
Seul, parmi les méchants, car il en est au
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à
Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te
Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous s
Ne pleure pas en me quittant ;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être..
Pour distraire le riche, il faut chanter pour
Chante tant que pour toi la vie est moins an
Enfant, prends ta marmotte et ton léger tro
Répète, en cheminant, les chansons de ta m
Quand ta mère chantait autour de ton berc

Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait. Sois plus heureux : adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer ;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

DEUXIÈME ÉLÉGIE. — PARIS.

J'ai faim ; vous qui passez daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe et la terre est glacée,
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
    Et je n'ai rien pour me couvrir.
Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux, sur le seuil, je pleure bien souvent ;
Donnez, peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant ;
    Un petit sou me rend la vie.
On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien ! moi, je suis pauvre et je vous tends la main.
    Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid ; eh bien ! je chanterai,
    Si mes chansons peuvent vous plaire.
    Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête, et j'en entends le bruit,
    Finir son heureuse journée...

. . . . .

Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la pr
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque
Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta dem
Pars, grandis et prospère, et reviens près
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je me
Sans avoir rien gagné pour toi ?

Non, l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courag

Eh ! que sert d'espérer !... Que puis-je atter
J'avais une marmotte, elle est morte de fai

Et faible, sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant le couvrait à demi
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempê
Vint réveiller l'enfant par le froid endorm

Il s'étonnait d'abord, mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

TROISIÈME ÉLÉGIE. — LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie ,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?
C'est un enfant... il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.
Bientôt de sa colline il prend l'étroit sentier :
Il a mis ce matin la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
Et n'ait reconnu sa chaumière.
Les voilà !... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage ;
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours !
Il est *si près de* son village !

Tout joyeux il arrive et regarde... Mais quoi !
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée,
Et l'enfant plein de trouble : Ouvrez, dit-il, c'est mo
La porte cède, il entre, et sa mère attendrie,
La mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
N'est-ce pas mon fils qui revient?
Son fils est dans ses bras qui pleure et qui l'appell
Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.

Mais lui : De votre enfant vous étiez éloignée,
Le voilà qui revient, ayez des jours contents ;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour longtemps.

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.
Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.
C'est lui, je le savais : le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.
C'est le Christ du foyer que les mères implorent,

Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent,
Nos fils s'en vont tout seuls... et reviennent enfin.
Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
Elle mourait sans toi. L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : que le bon Dieu vous fasse de longs jours.

XLIV

On connaît le charmant début du conte de Perrault, *le Petit-Poucet :*

« Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne, qui avaient sept enfants, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps, mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en fesait pas moins de deux à la fois. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat, et ne disait mot; ils prenaient pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et, quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce; ce qui fit qu'on l'appela Poucet. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait

» Il vint une année t
si grande que ces pau
défaire de leurs enfant
étaient couchés, et que l
feu avec sa femme, il lui
leur : « Tu vois bien q
nourrir nos enfants ; je
de faim devant mes yeu
mener perdre demain au
car, tandis qu'ils s'amuse
vons qu'à nous enfuir sa
Ah ! s'écria la bûcheronn
même mener perdre tes e
beau lui représenter leur g
pouvait y consentir : elle
était leur mère.

» Cependant, ayant cons
lui serait de les voir mourir d

à faire. Il se leva de bon matin et alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison.

» On partit, et le Petit-Poucet ne découvrit rien de ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des broutilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

» Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le Petit-Poucet les laissait crier, sachant bien par où ils reviendraient à la maison; car, en marchant, il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc : « Ne craignez point, mes frères; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis; suivez-moi seulement. » Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt.

» Ils n'osèrent d'abord entrer; mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur père et leur mère.

» Dans le *moment* que le bûcheron et la bûche-

leur redonna la vie, car les p
raient de faim. Le bûcheron en
femme à la boucherie. Comme i
qu'ils n'avaient mangé; elle ac
de viande qu'il n'en fallait pour
personnes. Lorsqu'ils furent ra
ronne dit : « Hélas! où sont main
enfants? Ils feraient bonne chè
reste là. Mais aussi, Guillaume,
voulu perdre. J'avais bien dit
repentirions. Que font-ils mai
forêt? Hélas! mon Dieu, les lou
déjà mangés. Tu es bien inhum
ainsi tes enfants. »

» Le bûcheron s'impatienta à l
plus de vingt fois qu'il s'en rep
l'avait bien dit. Il la menaça de
se taisait. Ce n'est pas que le bû

fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble: « Nous voilà! nous voilà! » Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant : « Que je suis aise de vous revoir mes chers enfants! vous êtes bien las, vous avez bien faim : et toi, Pierrot, comme te voilà crotté! viens que je te débarbouille. » Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau et qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque tous ensemble.

» Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux; et cette joie dura tant que les dix écus durèrent. Mais, lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, et résolurent... »

On sait comment le beau Petit-Poucet sauve la vie à ses frères dans la maison de l'Ogre.

XLV

P.-J. Stahl, dans la *Véritable histoire de Tom Pouce*, cousin du Petit-Poucet, s'exprime ainsi :

« La pauvre paysanne eut un fils, mais si petit, si *petit, que, quand* on l'eut mesuré, on trouva qu'il

veillés, il grandira. »

» Le nouveau-né, du reste, é
bien pris dans sa petite taille,
seuses étaient obligées d'avoue
perfection. Il était aussi tellement
qu'on avait toutes les peines du
nir dans sa couchette, qui avait
premier moment, d'un sabot neu
on avait mis un peu de ouate b
chaude, pour qu'il y pût dormir

*

« Ce fut donc dans ce sabot qu
plutôt qu'il ne grandit pas. Mais
la même, son intelligence fut si
parents ne souhaitèrent jamais q
Sa mère guida ses premiers pas,
tant d'habileté que bientôt Tom p
et qu'il n'usa pas beaucoup de lis

» Il apprit à lire en moins de

qu'il apprit en un clin-d'œil, et qu'il récitait à merveille et dès qu'on l'en priait.

» A peine savait-il lire qu'il demanda une plume et du papier, et se mit à écrire un beau compliment pour sa maman. Le plus difficile avait été de lui trouver une plume assez petite pour qu'il pût s'en servir, mais à la fin on en était venu à bout.

» Son écriture était fine et déliée, ses lignes bien droites, et peu à peu il en vint presque à savoir aussi l'orthographe. « Je ne serai pas grand, disait-il parfois, mais je serai savant. »

» Quand il sut écrire tout à fait, le goût des arts, et surtout le goût du dessin, se développa en lui; il composait déjà de fort jolies vignettes à un âge où les plus habiles ne font encore que des nez, des bouches et des oreilles.

» C'était merveille que de voir les ravissants petits dessins qui couvraient ses cahiers.

» Il fit, après six mois de leçons, le portrait de son père et celui de sa mère, d'une ressemblance si frappante que, quoique ce fussent, on le pense bien, des portraits extrêmement petits, ceux qui avaient de bons yeux ne pouvaient les regarder sans s'écrier tout de suite, en voyant celui du père : « C'est M. Pouce! » et en voyant celui de la mère : « C'est en vérité madame Pouce! » Car il faut dire que, contrairement à ce qui se pratique de nos jours, le

vait ses quatre règles, et, s'il y en avait
quatre à apprendre, il les eût apprises ég

*

« Je n'ai pas encore parlé de la voi
Aussi est-il bien temps que je dise que
était la plus aimable et la plus flatteuse
entendre; mais si faible, si faible, qu'il fa
bien habitué, ou avoir l'oreille aux aguet
rien perdre de ce qu'il disait.

» Sa mère, par exemple, distinguait
chacune de ses paroles que s'il eût eu u
tonnerre; et d'ailleurs, à force de s'aime
tendaient tous deux à ce point qu'ils n'a
besoin de parler pour se comprendre, e
suffisait de se regarder.

» La faiblesse de la voix de Tom avai
sultat qu'il parlait rarement; car, s'il a

XLVI

Lamartine, dans *ta Chute d'un Ange* :

Sa mère sur son front n'avait encore compté,
Depuis son lait tari, que le douzième été ;
Mais, dans ces jours de force où les séves moins lentes
Se hâtaient de mûrir les hommes et les plantes,
Douze ans pour une vierge étaient ce qu'en nos jours
Seraient dix-huit printemps pleins de grâce et d'amour.

. . . .

Un rayon de la lune éclairait son beau corps,
D'un bassin d'eau dormant ses pieds touchaient les bords :
Et quelques lis des eaux pleins de parfums nocturnes
Recourbaient sur son corps leurs joncs verts et leurs urnes.

XLVII

Victor Hugo :

Ma fille ! va prier.—Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue ;
La brume des coteaux fait trembler le contour ;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre...Écoute,
Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
L'occident amincit sa frange de carmin ;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface,

Le jour est pour le mal, la fatig
Prions! voici la nuit! la nuit gr
Le vieux pâtre, le vent aux brèc
Les étangs, les troupeaux avec l
Tout souffre et tout se plaint. L
A besoin de sommeil, de prière

C'est l'heure où les enfants parl
Tandis que nous courons à nos
Tous les petits enfants, les yeux
Mains jointes et pieds nus, à ge
Disant à la même heure une m
Demandent pour nous grâce a

Et puis ils dormiront. Alors,
Les rêves d'or, essaim tumul
Qui naît aux derniers bruit
Voyant de loin leur souffle et

XLVIII

Alexandre Soumet :

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs ;
Sa mère lui portait la douce nourriture !
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'ai pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur ;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage pas les jeux de la veillée ;
Jamais, sous un toit de feuillée,

...cher sur ses genoux les caresses

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pa

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleur
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandi

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire
Mais pour moi les tombeaux sont tous in
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la te

J'ai pleuré quatorze ...

XLIX

Shakspeare, dans *Macbeth* :

RASSE.

Promettez-moi de ne pas détester à jamais l'organe sinistre qui va affliger vos oreilles des sons les plus affreux qu'elles aient jamais ouïs.

MACDUFF, *mordant ses lèvres.*

Hom ! je devine !

RASSE.

Votre château est pris, votre femme et vos petits enfants massacrés. Vous raconter les circonstances, ce serait vouloir ajouter votre mort au meurtre de ces chères et innocentes victimes.

MALCOLM.

Ciel pitoyable ! (*à Macduff*). Allons, homme, n'enfoncez point votre chapeau sur votre front; donnez à votre douleur une voix et des paroles! Le chagrin qui reste muet murmure dans le cœur gonflé et le brise.

MACDUFF.

Mes enfants aussi ?

RASSE.

Femme, enfants, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

femme tuée aussi?

RAS

Je vous l'ai dit.

MALC

Prenez courage. Che
dans une grande vengear
ces chagrins mortels.

MAC

Il n'a point d'enfants! -
avez-vous dit? tous? qu
nal! Tous! quoi? tous m
mère? tous du même co

Lamartine :

A l'ombre de sa fille ainsi
« Adda, fleur de mon sein

Enfant, as-tu grandi sous

Tes frères à mon cou pour m'y faire penser,
Des deux yeux de mon âme il ne peut t'effacer !
Je suis l'oiseau plaintif, à l'aile bleue et blanche,
Dont le courant du fleuve, en secouant la branche,
A fait tomber du nid et roulé dans les flots
Un petit, le premier de la couvée éclos :
Il a beau réchauffer les autres sous sa plume,
Du seul qu'il a perdu le souci le consume,
Et tout le jour il crie, et regarde dans l'eau,
Et porte sa becquée à son petit oiseau.

LI

Dovalle :

Un jour que j'étais en voyage,
Près de ce clos qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière,
Qui pleurait et disait tout bas
Une lente et triste prière,
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parents, point de famille !
Je ne vis, le long du chemin,
Qu'une pauvre petite fille
Cachant des larmes sous sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,

Ainsi marchant, quand ils pass[illegible]
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent
Et je les vis s'agenouiller,

Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix,
Et, quand passa la pauvre femme,
Se détourner tous à la fois.

Cependant, inclinant la tête,
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête;
Alors un homme dit : « C'est là. »

Et, la fosse n'étant plus vide,
On y poussa la terre... Et puis
Je ne vis plus qu'un tertre humid
Avec une branche de buis.

Et, voilant sa noire prunelle,
La pauvrette pleura plus fort.

LII

Victor Hugo, dans les *Contemplations* :

Mères en deuil, vos cris là-haut sont entendus.
Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,
Parfois au même nid rend la même colombe.
O mères, le berceau communique à la tombe.
L'éternité contient plus d'un divin secret.

La mère dont je vais vons parler demeurait
A Blois : je l'ai connue en un temps plus prospère,
Et sa maison touchait à celle de mon père.
Elle avait tous les biens que Dieu donne ou promet.
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait ;
Elle eut un fils : ce fut une ineffable joie.
Ce premier-né couchait dans un berceau de soie ;
Sa mère l'allaitait ; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial, et, la nuit,
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre,
Pauvre mère! et ses yeux resplendissaient dans l'ombre
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.

Dès l'aube, elle chantait, ravie, et toute fière.
Elle se renversait sur sa chaise en arrière,

Comme elle leur parlait! L'enfant, charmant el
Riait, et, par ses mains sous les bras soutenu,
Joyeux, de ses genoux montait jusqu'à sa bouc

Tremblant comme le daim qu'une feuille effar
Il grandit: pour l'enfant, grandir, c'est chance
Il se mit à marcher, il se mit à parler,
Il eut trois ans; doux âge, où déjà la parole,
Comme le jeune oiseau bat de l'aile et s'envole
Et la mère disait : « Mon fils ! » et reprenait :
« Voyez comme il est grand ! il apprend, il co
Ses lettres. C'est un diable ! il veut que je l'hal
En homme; il ne veut plus de ses robes de fill
C'est déjà très-méchant, ces petits hommes-là
C'est égal, il lit bien ; il ira loin ; il a
De l'esprit; je lui fais épeler l'Évangile. » —
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et, femme heureuse, et mère au regard triom
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

/u se débattre, hélas! ces doux enfants
ıt le croup féroce en ses doigts étouffants?
t, l'ombre emplit lentement leurs yeux d'ange,
r bouche froide il sort un râle étrange,
stérieux, qu'il semble qu'on entend
r poitrine, où meurt le souffle haletant,
coq du tombeau chanter son aube obscure.
a fruit qui du givre a senti la piqûre,
mourut. La mort entra comme un voleur
t. — Une mère, un père, la douleur,
ercueil, le front qui se heurte aux murailles,
ɔres sanglots qui sortent des entrailles,
arole expire où commence le cri.
ux mots humains!

La mère au cœur meurtri,
ju'à ses côtés pleurait le père sombre,
is mois, sinistre, immobile dans l'ombre,
, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
lant toujours le même angle du mur.
ıangeait pas; sa vie était sa fièvre:
épondait à personne; sa lèvre
t; on l'entendait, avec un morne effroi,
à voix basse à quelqu'un:—Rends-le-moi!—
lecin dit au père: — Il faut distraire
riste, et donner à l'enfant mort un frère!—

passa; les jours, les semaines, les mois.

ntit mère une seconde fois.

Le jour où, tout à coup, ...
L'être inconnu promis à notre aube mortel
Elle pâlit. — Quel est cet étranger? dit-elle
Puis elle cria, sombre et tombant à genoux
— Non, non, je ne veux pas! non! tu serai
O mon doux endormi, toi que la terre glace
Tu dirais : « On m'oublie; un autre a pris
Ma mère l'aime, et rit; elle le trouve beau,
Elle l'embrasse, et, moi, je suis dans mon t
Non, non!

Ainsi pleurait cette douleur p

Le jour vint; elle mit un autre enfant au r
Et le père joyeux cria : — C'est un garçon
Mais le père était seul joyeux dans la mai
La mère restait morne, et la pâle accouch
Sur l'ancien souvenir tout entière penché
Rêvait. On lui porta l'enfant sur un cous
Elle se laissa faire et lui donna le sein.
Et tout à coup, pendant que, farouche, s

LIII

Racan, se souvenant de Virgile :

Il me passait d'un an, et de ses petits bras
Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas.

LIV

Alfred de Musset, dans *la Coupe et les Lèvres* :

Fatigué de la route et du bruit de la guerre,
Ce matin de mon corps je me suis écarté :
J'avais soif, mon cheval marchait dans la poussière,
Et sur le bord d'un puits je me suis arrêté.
J'ai trouvé sur un banc une femme endormie,
Une pauvre laitière, un enfant de quinze ans,
Que je connais, Gunther. La mère est mon amie.
J'ai passé de beaux jours chez ces bons paysans.
Le cher ange dormait les lèvres demi-closes.
(Les lèvres des enfants s'ouvrent comme des roses
Au souffle de la nuit.) Ses petits bras lassés
Avaient dans son panier roulé les mains ouvertes,
D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes.
De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés.
Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa couche
Elle avait à moitié laissé quelque chanson.
Qui revenait encor voltiger sur sa bouche
Comme un oiseau léger sur les fleurs d'un buisson.

Et puis je suis parti, [illegible]

DEUXIÈME PARTIE.

—

LE MAL QU'ON A DIT DES ENFANTS.

LV

Et cependant on dit quelquefois du mal des enfants. Souvent, à la vérité, c'est pour rire.

On reproche aux enfants d'être gourmands, curieux, bavards, bruyants,... que sais-je?...

Mais leur gourmandise est le signe d'une heureuse organisation et d'une bonne santé; leur curiosité est le principe même de la science; leur bavardage est l'expression tumultueuse et charmante des idées qui leur abondent; le bruit qu'ils font, c'est le mouvement de la vie...

LVI

Et d'abord, si les enfants sont gourmands, leur gourmandise a tant d'esprit!

mander. »

Un plus grand, typographe en her
prote de son atelier avait envoyé cherc
saucisses, en mange une en route...

« Où est l'autre? dit le prote.

— L'autre? répond l'enfant, c'est celle-

LVII

Rabelais, que je regrette d'abréger, raco
la naissance, l'enfance et les prouesses de
tua :

Grandgousier ayant épousé la fille du
Parpaillots, Gargamelle, « belle gouge et d
troigne, » elle mit au monde, par l'oreille
après onze mois de grossesse, un fils, qu
dain qu'il fut né, ne cria comme

ıf cent treize vaches de Pautillé et de Bré-
(*villages près de Chinon, patrie de Ra-*
pour l'allaiter ordinairement; car de trou-
'riture suffisante n'était possible en tout le
la grande quantité de lait requis pour l'ali-
—quoique certains docteurs scotistes (*trait*
?an Scot) aient affirmé que sa mère l'allaita,
e pouvait traire de ses mamelles quatorze
ıx pipes (*tonneaux*) et neuf potées de lait
ıque fois; ce qui n'est pas vraisemblable. Et
ɔroposition déclarée mammallement scan-
offensive des pitoyables oreilles, et sentant
'hérésie. »
futur curé de Meudon se raille de certains
es lancés, en termes emphatiques, contre
ositions de peu d'importance ou même ri-

it Gargantua, criant toujours : « A boire! »
utant de vin que de lait. Il en résultait quel-
idents, — « par trop humer de purée sep-
:. »
'en humait goutte sans cause; car, s'il ad-
ı'il fût despit, courroucé, fâché ou marri,
gnait, s'il pleurait, s'il criait, lui apportant
ɔn le remettait en nature; et soudain de-
coi et joyeux.
de ses gouvernantes m'a dit, jurant sa fy,

jouir, au matin, faisaient devant lui son
verres avec un couteau, ou des flacons av
toupons, ou des pintes avec leurs couvercl
quel son il s'égayait, il tressaillait, et lui-
berçait, en dodelinant de la tête, monoch
des doigts, et... » Le reste ne peut se lire
Rabelais lui-même.

L'auteur consacre trois chapitres à n
prendre : *Comment on vêtit Gargant*
couleurs et livrées de Gargantua, et *Ce*
signifié par les couleurs blanc et bleu. Il
ensuite l'enfance et l'adolescence de son hé

« Gargantua, depuis trois ans jusques
fut nourri et institué en toute discipline
nante, par le commandement de son père.

Et voulez-vous savoir quels étaient

le noircissait avec du charbon), se chauffourait le visage (*même sens*), acculait ses souliers, bayait souvent aux mouches, et courait volontiers aux parpaillons, desquels son père tenait l'empire. »

S'il faut en croire les commentateurs, les parpaillons ou papillons, désignent, dit-on, les Français à l'humeur légère. Ailleurs les parpaillots sont des hérétiques; mais les hérétiques peuvent très-bien être aussi les Français, amis de la liberté de penser.

Pour en revenir à Gargantua, c'était un terrible enfant :

« Il se mouchait à ses manches, il mourvait dedans sa soupe, et patrouillait partout. Et buvait en sa pantoufle, et se frottait ordinairement le ventre d'un panier. Ses dents aiguisait d'un sabot, ses mains lavait de potage, se peignait d'un gobelet, s'asseyait entre deux selles le c.. à terre, se couvrait d'un sac mouillé, buvait en mangeant sa soupe, mangeait sa fouace (*son gâteau*) sans pain, mordait en riant, riait en mordant, souvent crachait au bassin,... se cachait en l'eau pour la pluie, battait à froid, songeait creux, faisait le sucré, écorchait le renard, disait le patenôtre du singe, retournait à ses moutons, tournait les truies au foin, battait le chien devant le lion, mettait la charrette *devant les bœufs...* » Suit une quarantaine d'autres

autre sens que la gaieté, la folie et l'ivresse, cet enfant, comme tous les enfants, passé sents et futurs, faisait tout en dépit du bon tort et à travers, sens dessus dessous, preu était d'une bonne complexion et qu'il se p ravir! — Dieu vous garde des enfants sage

*

Le chapitre suivant : *Des chevaux fac Gargantua,* est encore un chapelet d'inv burlesques et de conversations drôlatiq voici le commencement :

« Puis, à fin que, toute sa vie, il fût bon cheur, l'on lui fit un beau grand cheval lequel il faisait penader (*se pavaner*), saut tiger, ruer et danser tout ensemble; aller le trot, l'entrepas, le galop, les ambles, le le traquenard, le camelin (*le pas du cham*

pressoir, à tous les jours; et, d'un grand chêne, une mule avec la housse, pour la chambre. Il en eut encore dix ou douze à relais, et sept pour la poste. Et les mettait tous coucher auprès de lui.

» Un jour, le seigneur de Pain-en-sac visita son père en gros train et apparat, auquel jour l'étaient semblablement venus voir le duc de Franc-Repas et le comte de Mouillevent. Par ma foi, le logis fut un peu étroit pour tant de gens, et singulièrement les étables. Donc les maître d'hôtel et fourrier du dit seigneur de Pain-en-sac, pour savoir si ailleurs en la maison étaient étables vacantes, s'adressèrent à Gargantua, jeune garçonnet, lui demandant secrètement où étaient les étables des grands chevaux, pensant que volontiers les enfants décèlent tout. Lors, il les mena par les grands degrés du château, passant par la seconde salle en une grande galerie, par laquelle entrèrent en une grosse tour; et, eux montant par d'autres degrés, le fourrier dit au maître d'hôtel : « Cet enfant nous abuse; car les étables ne sont jamais au haut de la maison. — C'est, dit le maître d'hôtel, mal entendu à vous; car je sais des lieux, à Lyon, à La Basmette, à Chaisnon et ailleurs, où les étables sont au plus haut du logis : ainsi peut-être que derrière il y a issue au montoir. Mais je le demanderai, plus assurément. » Lors, il demanda à Gargantua : « Mon petit mignon, où nous menez-vous? — A l'es-

une autre grand salle, ...

et, retirant la porte : « Voici, dit-il, les éta
vous demandez, voilà mon genêt, voilà m
din, mon lavedan, mon traquenard. » Et, l
geant d'un gros levier : « Je vous donne,
frison : je l'ai eu de Francfort; mais il ser
il est bon petit chevallet, et de grand' pei

*

Le chapitre se termine ainsi :

« S'il vous fallait aller d'ici à Cahusac,
riez-vous mieux, ou chevaucher un oison,
une truie en laisse? — J'aimerais mieux l
le fourrier. » Et, ce disant, ils entrèrent e
basse, où était toute la brigade; et, racon
nouvelle histoire, les firent rire comme
mouches. »

LVIII

« J'ose bien dire que c'était le meilleur petit bonhomme qui fût d'ici au bout d'un bâton. »

Et, au livre suivant :

« Je vous ai déjà dit, et redis encore, que c'était le meilleur petit et grand bonhommet qui oncques ceignit épée. »

Sa mère, la pauvre Badebec, était morte en le mettant au monde :

« Quand Pantagruel fut né, qui fut bien ébahi et perplex? Ce fut Gargantua son père : car, voyant d'un côté sa femme Badebec morte, et de l'autre son fils Pantagruel né, tout beau et tout grand, — ne savait que dire ni que faire. Et le doute qui troublait son entendement était à savoir s'il devait pleurer pour le deuil de sa femme, ou rire pour la joie de son fils. D'un côté, et d'autre, il avait arguments sophistiques qui le suffoquaient: car il les faisait très-bien, *in modo et figura;* mais il ne les pouvait résoudre. Et par ce moyen demeurait empestré comme la souris empeigée (*prise dans la poix*) ou comme un milan pris au lacet.

« Pleurerai-je? disait-il. — Oui : car ma tant bonne femme est morte, qui était la plus ceci, la plus cela qui fût au monde. Jamais je ne la verrai! jamais je n'en recouvrerai une telle! ce m'est une perte inestimable! O mon Dieu, que t'avais-je fait pour ainsi me punir? que n'envoyas-tu la mort à moi plutôt qu'à elle? car vivre sans elle ne m'est

Mais, tout soudain, riait comme un
Pantagruel lui venait en mémoire. « I
tit fils, disait-il,... mon peton, que t
combien je suis tenu à Dieu de ce qu'il
un si beau fils, tant joyeux, tant rian
Ho, ho, ho! que je suis aise! Buvons, l
toute mélancolie, apporte du meilleu
verres, boute la nappe!...

» Mais, ce disant, il ouit la litanie et l
tos des prêtres qui portaient sa femm
Dont il laissa son bon propos, et tout
ravi ailleurs, disant: « Seigneur Dieu,
je me contriste encore! cela me fâche,
plus jeune, je deviens vieux, le temps
reux, je pourrai prendre quelque fièvr
affolé. — Foi de gentilhomme! il vaut n
rer moins et boire davantage! Ma
morte? Eh bien! par Dieu! je ne la r

*

Les chapitres suivants racontent les traits prodigieux de force et de gloutonnerie qui signalèrent l'enfance de Pantagruel, comme celle de Gargantua.

N'étant encore qu'un enfant au berceau, Pantagruel, à chacun de ses repas, hume le fait de quatre mille six cents vaches. Un jour il mord le pis de l'une d'elles, et le lui mange avec la moitié du ventre; « et il l'eut toute dévorée, n'eut été qu'elle criait horriblement, comme si les loups la tenaient aux jambes; auquel cri le monde arriva, on ôta la dite vache à Pantagruel; mais on ne sut si bien faire que le jarret ne lui en demeurât, comme il le tenait, et le mangeait très-bien, comme vous feriez d'une saucisse; et, quand on lui voulut ôter l'os, il l'avala bientôt, comme un cormoran ferait d'un petit poisson; et après commença à dire: « Bon, bon, bon, » car il ne savait encore bien parler; voulant donner à entendre qu'il l'avait trouvé fort bon, et qu'il n'en fallait plus qu'autant. »

*

Ceux qui le servent, ne pouvant venir à bout de lui, le lient avec de gros câbles dans son berceau. Un ours que nourrissait son père, s'échappe, et vient lécher le visage de l'enfant, « car les nourrices ne lui avaient bien à point torché les babines. »

Le petit Pantagruel se défit des dits câbles aussi facilement comme Samson d'entre les Philistins, « et vous prit Monsieur de l'Ours, et le mit en pièces comme un poulet, et vous en fit une bonne gorge chaude pour ce repas. » L'auteur a eu raison de dire qu'au prix de son héros, « Hercule n'était rien, qui, étant au berceau, tua les deux serpents, car les deux serpents étaient très-petits et fragiles. »

*

Gargantua, craignant que ce diable d'enfant ne se blesse, le fait lier de quatre grosses chaînes de fer, et fait enchasser son berceau entre des arcs-boutants bien affûtés. Mais, un jour que ce roi donnait un grand banquet à tous les princes de sa cour, l'enfant qu'on avait laissé seul, trépigna tant qu'il rompit le bout de son berceau, qui toutefois était d'une grosse poutre de sept empans en carré, et, ainsi qu'il eût mis les pieds dehors, il se glissa de haut en bas le mieux qu'il put, en sorte qu'il touchait des pieds à terre. « Et alors avec une grande puissance se leva, emportant son berceau sur l'échine, ainsi lié comme une tortue qui monte contre une muraille, et, à le voir, semblait que ce fut une grande carraque de cinq cents tonneaux qui fût debout. En ce point, entra en la salle où l'on banquetait, et si hardiment, qu'il épouvanta bien l'assistance. Mais, pour autant qu'il avait les bras

liés dedans, il ne pouvait rien prendre à manger; mais en grande peine s'inclinait pour prendre avec la langue quelque lippée. »

Son père ordonne qu'on le délie. Pantagruel, d'un coup de poing, met son berceau « en plus de cinq cent mille pièces, » et s'assied à table gaillardement.

LIX

Edmond About, dans *Germaine :*

« Les enfants sont de petits hommes, l'ingratitude leur pousse avec les dents. »

LX

Jean-Paul :

« N'ordonnez pas à un enfant de garder un secret, fût-ce même une surprise que vous ménageriez à un être chéri. La discrétion, cette vertu héroïque, demande pour être exercée la force d'une raison plus mûre. La raison seule enseigne à taire, le cœur n'apprend qu'à parler. »

LXI

Alexandre Dumas, dans ses *Mémoires :*

« Quand les sauvages des Florides veulent infliger à quelqu'un de leurs prisonniers de suprêmes douleurs, ils confient le soin de son supplice aux femmes et aux enfants. »

fants » :

« Il n'est point d'enfant, pour peu que s
rents l'aient abandonné à son naturel et à l'e
de ses petits amis, qui ne se soit amusé p
moins par quelque beau jour de printemps
cher du fil à la patte d'un hanneton et à cha
pauvre insecte, jusqu'à ce que mort s'en su
funèbre petite chanson que je ne sais que
spécial de l'enfance a écrite en l'honneur
aimable jeu. Tout le monde connaît ce *de p*
dis, ce chant de mort des hannetons. Tout le
l'a chanté. Il est naïf, il est enfantin, il n'a
sens, il est gai, hélas!

« Hanneton, vole, vole, vole, etc. »

» Il n'est guère d'enfant, non plus, dont la
ingénue ne se soit divertie quelquefois à a
des mouches, à leur arracher une aile d'a
puis l'autre, et puis les pattes, une à une, a

non insensible à coup sûr, du plus léger des êtres ailés.

» Il n'en est guère enfin, de ceux du moins dont le collége a commencé le développement, qui pour donner satisfaction aux instincts de bourreau que les plus doux mêmes semblent recéler en eux, n'aient ajouté à ces préliminaires, déjà si récréatifs, le complément d'une exécution dans les règles. On sait comment ce grand acte s'accomplit. Les doigts délicats de l'enfant, qui joue, sont parvenus au moyen de deux queues de cerises choisies avec soin parmi les plus flexibles, à confectionner une sorte de guillotine ingénieuse. Le corps huit fois mutilé de l'insecte agonisant attend sur du papier ou dans une petite boîte, soit seul, soit en compagnie de beaucoup d'autres réservés au même sort, si le jeu doit avoir de grandes proportions, que l'instrument soit en état de fonctionner. Quand tout est prêt, la tête du pauvre animal est passée dans la fatale ouverture. L'emploi de cette ouverture qui se compose d'un nœud coulant est de comprimer d'abord et de séparer ensuite violemment cette tête, toute convulsionnée par la douleur, du corps crispé de la victime, et de mettre ainsi fin à cette épouvantable tragédie, fin trop prompte encore, j'ose le dire, au gré des candides et implacables exécuteurs...

» Dans leurs jeux, les petites filles elles-mêmes,

du ciel pour en être réduit à envier
tit chat, du petit chien, ou de l'oiseau
petite fille dont l'âge de raison n'aur
modifié les penchants. Ce n'est point
un brevet de longue vie que d'appart
tits êtres qui font ingénument des m
ce qui les aime, et de tout ce qu'ils ai

» Je ne veux pas chercher dans de
tionnels des images ou des exemple
l'appui de ce que j'avance. Je ne prou
facilement mon dire sans forcer mes
voudrais au contraire pouvoir éclairer
et l'égayer même; mais le moyen ?

» Chacun sait l'affection sans parei
tite fille peut avoir pour ce jouet d
qu'elle appelle sa poupée. Ce visage
de porcelaine, ces grosses joues rebo
fies, ces yeux d'émail toujours ouv

poupée parle, écoute et répond ; boit et mange à ses heures; a des défauts et des qualités, est sage ou méchante, laborieuse ou fainéante, triste ou gaie, malade ou bien portante, gourmande ou sobre, suivant l'occasion. C'est une petite personne qui en sait long sur la vie, qui connaît son Paris comme sa petite maîtresse, et les marchands ou se vendent les belles choses, et les pâtissiers où se trouve ce qui est bon et le confiseur où tout est excellent. C'est une jeune fille dont l'éducation donne parfois bien du mal à sa petite mère, qui n'est pas toujours reconnaissante des peines qu'on se donne pour elle, qui déchire ses robes, qui aime trop la toilette, qui ne reste pas volontiers à la maison, qui aime trop le théâtre, à qui Séraphin et les parures des belles poupées qu'on y voit tournent trop la tête, qui veut aller partout, suivre le monde aux Tuileries sans l'avoir mérité, qui par dessus le marché n'est pas tranquille pendant que les mamans des poupées jouent au cerceau, ou à la balle, ou à la corde, ou à la madame, avec les petites mademoiselles qu'on rencontre ; qui pleure pour ne pas marcher, et dit, par le plus beau temps du monde, qu'il va pleuvoir, pour revenir en voiture de la promenade; qui, malgré cela, est bien fatiguée le soir quand l'heure arrive de se coucher, qui va enfin dormir du sommeil du juste, après avoir été bien embrassée et bien arrangée dans son petit lit

organisé, et non quelque chose, q
les rapports de la petite fille s
a de plus sérieux, de plus l
réel.

» Rien de plus touchant que
l'enfant vivant pour cette image ir
enfant, rien de plus attendrissant
sant, rien de plus dramatique au
nuité que cette répétition des co
la vie, où le rôle de la mère, de
joué par l'un des deux acteurs a
entrain et un talent d'imitation p
retrouve grossies sans mesure
saisissantes de vérité les leçons
périence de l'enfant a déjà reç
écouter les doléances d'une petit
de son incorrigible poupée, qui n
larmes de quelque infortunée p

de ces désespoirs sérieux, de ces larmes amères répandues pourtant sur une simple poupée, de ces gros soupirs soulevant ces petites poitrines oppressées, de ces petits cœurs pleins de sanglots déchirants, qui est-ce qui ne s'est pas dit que les petites filles étaient les anges de la terre, qui est-ce qui ne s'est pas rappelé involontairement, et sans penser à le parodier, le mot sublime de la vraie mère qui ne voulait pas être consolée...

» Et à qui donc cependant n'est-il pas arrivé de reculer saisi d'effroi alors que, poussant jusqu'au bout l'observation, on a pu découvrir tout ce que cette sollicitude si intéressante des enfants pour leur poupée contenait d'effroyables retours, de duretés insignes, de froides cruautés, d'abandons impitoyables?

» Qui écrira jamais les misères de la vie des poupées, leurs décadences à côté de leurs éphémères grandeurs, leurs chutes profondes après leur élévation? qui sondera l'abîme sans fond des maux qu'ont à endurer les plus heureuses, les plus fêtées, les plus chéries? Sans parler des peines morales résultant du délaissement soudain qui attend toutes ces malheureuses, et les jette sans transition des splendeurs du salon dans la hotte du chiffonnier, des préférences inattendues que la dernière venue obtient sur les plus méritantes, qui ne sait qu'au fond le sort d'*une poupée*, je dis d'une poupée du-

driraient un rocher...

» Toutes celles qui on
cassé et écrasé, les yeux c
jambes arrachées, les br
trouée et décousue, tout
s'échappe par mille blessur
pauvre corps n'est qu'une
mises dans ce pitoyable état
seulement, ni parce qu'on l
Non, hélas! et bien au contr
apparente les a préservées d
plus de sevices que je ne sa
tout de bon, moins passives
vanté la nature et fait friss
vers! Oui, la mort, la mort
pénitence légère, à côté des
des tortures sans nom, des
qu'ont à subir tant ...

» Les enfants sont des bêtes féroces? direz-vous.

» Non, les enfants sont des hommes, voilà tout, et c'est assez.

» Heureux si les hommes n'étaient que des enfants !

» Vous trouvez que les jeux des enfants sont barbares? Et les nôtres donc!

» Les belles petites filles martyrisent leurs animaux favoris, elles détruisent leurs poupées et donnent carrière avec une joie inexplicable à leurs instincts de destruction sur tout ce qui tombe sous leur main, nos enfants tuent des mouches! Nous tuons nos semblables, nous. Cela vous paraît-il plus innocent? le fer, le feu, les cachots, les bûchers, les tortures de tout genre, la faim, la soif, tout nous est bon contre nous-mêmes. Notre humanité connaît toutes les violences, elle est familière avec tous les crimes. Les guerres de religion, les guerres d'ambition, les guerres de familles, les guerres civiles, les proscriptions, voilà nos amusements, voilà les jeux des hommes. Comment voulez-vous donc que jouent leurs enfants? »

LXIII

La charmante collection de Gavarni, qui s'appelle les *Enfants terribles*, nous fournirait des

... chérubin, —
visite, — j'ai apporté du
le donnerai quand je m
— Eh bien, monsie
suite, et puis va-t'en. »

Un gamin, — annonça
verte : —
« Maman, c'est M'sieu
a ce nez... »

*

Un autre, — à son père
petit canon : —
« Cette madame de L
puisque je suis Charles Dub
papa, tu ne pourrais pas t'ap

*

A un monsieur maigre et
« C'est vous qu'...

*

A un autre :

« Qu'est-ce donc qui l'a inventé la poudre, Monsieur? que papa dit que c'est pas vous? »

*

« N'est-ce pas, mère, que c'est bien vilain de dire : Vous m'embêtez? Eh bien, ma bonne a dit tout à l'heure à mon papa : Vous m'embêtez... Ah! mais oui! »

*

« Ma bonne bisque, va, m'man, de se lever comme ça de bonne heure, depuis que t'es revenue... Dame! quand tu étais à Arpajon, Amanda mangeait toujours son café dans son lit... C'était papa qui ouvrait au laitier, le matin, et qui allumait le feu... Ah! mais il était joliment sucré le café!... »

*

« Dis donc, Miroux..., dis donc, Miroux..., de quoi donc que madame Miroux te fait porter? »

LXIV

L'égoïsme des enfants n'a pas moins d'esprit que leur gourmandise et leur bavardage.

Charlet, dans une de ses caricatures, représente des enfants qui jouent à se porter l'un l'autre *à bon vinaigre*. « Ah ben! — dit le plus fort, — à

LXV

Edgar Poe :

« Si jamais il y eut sur la te
suprême et sans réplique, c'est l
enfant de génie sur les âmes m
ses camarades. »

LXVI

About, dans *Germaine* :

« Le petit Gomez criait à tue
rompre la lecture. Les enfants
oiseaux : lorsqu'on parle deva
tent. »

*

C'est ce qui faisait dire à un au

« J'aime bien les enfants qu
parce qu'on les emporte. »

LXVII

dit attacher les hommes à l'avenir par les enfants qui portent leur nom et leur honneur. Et j'en dois désirer, à l'aventure, d'autant moins, s'ils sont si désirables. Je ne tiens que trop au monde et à cette vie par moi-même : je me contente d'être en prise de la fortune par les circonstances proprement nécessaires à mon être, sans lui allonger par ailleurs sa juridiction sur moi, et n'ai jamais estimé qu'être sans enfants fût un défaut qui dût rendre la vie moins complète et moins contente. La vacation stérile a bien aussi ses commodités. Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort de quoi être désirées, notamment à cette heure qu'il serait si difficile de les rendre bons; et si (*et pourtant*) ont justement de quoi être regrettées, à qui les perd après les avoir acquises. »

*

Il dit autre part, toujours en parlant des enfants :
« J'en ai perdu un ou deux. »
Il ne sait pas au juste. Sur un mot pareil, un homme est jugé.

*

De même, le vieux rhéteur Balzac, homme sec et n'aimant que lui :
« Je me passerai bien d'avoir des enfants, — écrivait-il, — qui désireront ma mort s'ils sont méchants, qui l'attendront s'ils sont sages, et qui

LXVIII

Le sceptique et froid Boileau :

Quelle joie, en effet, quelle douceur extr
De se voir caressé d'une épouse qu'on ain
De s'entendre appeler Petit cœur ou Mon
De voir autour de soi croître dans sa mais
Sous les paisibles lois d'une agréable mèr
Dep etits citoyens dont on croit être père.

Et Chamfort :

« A ne consulter que la raison, quel
qui voudrait être père?... »

« Je ne veux point me marier, disai
dans la crainte d'avoir un fils qui me r

Et il ajoutait, avec sa fierté :

« Quiconque n'est pas misanthrope à quarante ans, n'a jamais aimé les hommes. »

Sainte-Beuve, un peu sévère d'ailleurs à l'égard de Chamfort, ajoute :

« Cela n'est vrai que du célibataire; car la nature se venge d'ordinaire sur lui, s'il n'y prend garde, par des âcretés et des sécheresses, de n'avoir pas été satisfaite et obéie dans ses fins légitimes. Mais, dans le mariage, qui est l'état commun, le point de vue change : le mariage est un grand fardeau, mais c'est aussi une méthode d'espérer, « une belle invention, a-t-on dit, pour nous intéresser au futur comme au présent. » On a des enfants, on désire qu'ils soient bien un jour, et dès lors on incline insensiblement sa pensée à espérer que le monde n'ira pas de mal en pis, qu'il tournera à mieux. On revit, on rajeunit, et tout aïeul, penché sur le berceau de ses petits-enfants, conçoit mieux qu'un philosophe et qu'un grand moraliste la chaîne doucement renouée des générations et cet éternel recommencement du monde. »

LXIX

Saint-Augustin :

« Les tout petits enfants sont innocents dans leur corps, grâce à leur faiblesse ; ils ne le sont pas toujours dans leur âme. J'ai vu et observé un enfant *malade de jalousie* : il ne parlait pas encore, et, tout

LXX

Les enfants sont des despote
de Charlet; on connaît cet autr
« Ce petit garçon que voı
Thémistocle à ses amis, est l'a
car il gouverne sa mère, sa mè
gouverne les Athéniens, et les At
les Grecs. »

*

J.-J. Rousseau indique, dans
on vient à bout de ce despotism
Mais n'est-il pas plus doux
sans force contre ces petits êtres

*

Madame de Sévigné, parlant
« J'avais bien résolu, dit-elle
je ne sus jamais où trouver de l

LXXI

ébranlé; il essaie d'abord de dissimuler son attendrissement...

VOLUMNIE, *au jeune Marcius.*

« Mets-toi à genoux.

CORIOLAN, *embrassant son fils.*

Voilà un bel enfant.

VOLUMNIE.

Lui, ta femme et moi, nous sommes tes suppliants... »

Volumnie parle longtemps, sans rien obtenir. Son discours se termine par ces mots :

« Si je ne puis te déterminer à montrer une noble clémence aux deux partis, plutôt que de chercher la ruine de l'un des deux, pour envahir ta patrie, il te faudra marcher, — sois en sûr, tu n'avanceras pas autrement, — sur le sein de ta mère qui t'a conçu et mis dans ce monde.

VIRGILIE.

Oui, et sur mon sein aussi, qui t'a donné cet enfant pour faire revivre ton nom dans l'avenir.

Il ne marchera pas sur moi ! je m
et, quand je serai plus grand, je f
guerre !

CORIOLAN, *ému, à part.*

Pour n'être pas faible et sensible
femme, il ne faut voir ni un enfant
d'une femme. — Je me suis arrêté
temps... »

On sent, à ce mot, que Coriolan e
que sa colère va lui échapper... Cepe
siste encore : il se lève pour s'éloig
ment !... lorsque sa femme et sa mè
elles ne font qu'achever la victoire q
fant a remportée.

LXXII

La Fontaine :

Mais un fripon d'enfant, — cet âge est

LXXIII

iselle de Lespinasse à M. de Guibert :
; aimiez un peu plus les enfants, je vous
je crois avoir observé que ce qui plaît à
point, a toujours quelque analogie avec
it tant de grâce, tant de moelleux, tant
! Enfin, Arlequin est un composé du
l'enfant, et jamais y eut-il plus de

LXXIV

ielques-unes des observations que La
consacrées aux enfants, il est facile de
l'homme qui avait été précepteur du
M. le Prince, comme on disait alors :
ants sont hautains, dédaigneux, colères,
urieux, intéressés, paresseux, volages,
tempérants, menteurs, dissimulés ; ils
arent facilement ; ils ont des joies immo-
es afflictions amères sur de très-petits
ne veulent pas souffrir de mal, et aiment
ils sont déjà des hommes. »

*

a nuls vices extérieurs et nuls défauts
ui ne soient aperçus par les enfants. Ils
nt d'une première vue, et ils savent les

nvenables : on ne nomme
. Devenus hommes, ils
, de toutes les imperfec-
ués. »

ınts est de trouver l'en-
;, comme de tous ceux à
'ils ont pu les entamer,
ınent sur eux un ascen-
:. Ce qui nous fait dé-
:ette supériorité à leur
ous empêche de la re-

et l'oisiveté, vices si
ssent dans leurs jeux,
:xacts, amoureux des
ls ne se pardonnent
:s, et recommencent
ıe seule chose qu'ils
ıs qu'ils pourront un
ais qu'ils n'oublie-

LXXV

Madame Necker :

« Les enfants nous savent ordinairement peu de gré de nos sollicitudes; ce sont de jeunes branches qui s'impatientent contre la tige qui les enchaîne, sans penser qu'elles se flétriraient si elles en étaient détachées. »

LXXVI

J.-J. Rousseau :

« Les enfants flattent quelquefois les vieillards, mais ne les aiment jamais. »

LXXVII

Madame Desbordes-Valmore :

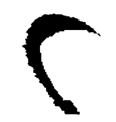
Il ne faut pas courir à travers les bruyères,
Enfant, ni sans congé vous hasarder au loin ;
Vous êtes très-petit et vous avez besoin
Que l'on vous aide encore à dire vos prières.
Que feriez-vous aux champs, si vous étiez perdu,
Si vous ne trouviez plus le sentier du village ?
On dirait : «Quoi! si jeune, il est mort, c'est dommage. »
Vous cririez... De si loin seriez-vous entendu ?

Il faudrait leur répondre ... .
« Une mère est malade, enfants ne chantez p
Et vos cris rediraient : « O ma mère ! ô ma
L'écho vous répondrait, l'écho vous ferait p
L'herbe humide et la nuit vous transiraient
Vous n'auriez à manger que quelque plante s
Point de lait, point de lit, il faudrait donc r
J'en frissonne, et vraiment ce tableau fait fr
Embrassons-nous, je vais vous conter une hi
Ma tendresse pour vous éveille ma mémoire

Il était un berger veillant avec amour
Sur des agneaux chéris, qui l'aimaient à leu
Il les désaltérait dans une eau claire et sain
Les baignait à la source, et blanchissait leur
De serpolet, de thym parfumait leur repas ;
Des plus jeunes encor guidait les faibles pa
D'un ruisseau quelquefois permettait l'esca
Si l'un d'eux, au retour, traînait un pied l
Il était dans ses bras tout doucement porté
Et la nuit, sur son lit, dormait à son côté.
Réveillé le matin par l'aurore vermeille,
Il leur jouait des airs à captiver l'oreille ;

Chers agneaux, sans danger reposez tous ensemble;
L'un par l'autre pressés, demeurez chaudement;
Jusqu'à ce qu'un beau jour se lève et nous rassemble.
Sous la garde des chiens dormez tranquillement.
Les chiens rôdaient alors; et le pasteur sensible
Les revoyait heureux dans un rêve paisible.
Et ne l'étaient-ils pas? Tous bénissaient leur sort;
Excepté le plus jeune : hardi, malin, folâtre,
Des fleurs, du miel, des blés et des bois idolâtre,
Seul il jugeait tout bas que son maître avait tort.
Un jour, riant d'avance, et roulant sa chimère,
Ce petit fou d'agneau s'en vint droit à sa mère,
Sage et vieille brebis, soumise au bon pasteur ;
Mère, écoutez, dit-il, d'où vient qu'on nous enferme?
Ces chiens ne le sont pas, et j'en prends de l'humeur.
Cette loi m'est trop dure, et j'y veux mettre un terme.
Je vais courir partout, j'y suis très-résolu.
Le bois doit être beau pendant le clair de lune;
Oui, mère, dès ce soir je veux tenter fortune :
Tant pis pour le pasteur, c'est lui qui l'a voulu.
— Demeurez, mon agneau, dit la mère attendrie;
Vous n'êtes qu'un enfant bon pour la bergerie :
Restez-y près de moi! Si vous voulez partir,
Hélas! j'ose pour vous prévoir un repentir.
— J'ose vous dire non! cria le volontaire.
Un chien les obligea tous les deux à se taire.

Quand le soleil couchant au parc les rappela,
Et que par flots joyeux le troupeau s'écoula,
L'agneau sous une haie établit sa cachette;
Il avait finement détaché sa clochette.



Je ris, je n'ai pas peur ; la lune est claire et plei
Allons au bois, dansons, broutons! »... Mais, par r
Des loups pour leurs enfants cherchaient alors cu

Un peu de laine, hélas! sanglante et déchirée,
Fut tout ce que le vent daigna rendre au pasteu
Jugez comme il fut triste à l'aube renaissante!
Jugez comme on plaignit la mère gémissante!
Quoi! ce soir, cria-t-elle on nous appellera,
Et ce soir,... et jamais l'agneau ne répondra!...

En l'appelant en vain elle affligea l'aurore;
Le soir, elle mourut, en l'appelant encore.

LXXVIII

La même :

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez!... il tâchait d'obéir;
Mais son livre était lourd! il ne pouvait courir
Il pleure, et suit de loin une abeille qui vole

J'avais froid : l'aquilon m'a longtemps oppressée.
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours !
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue ;
Et, dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

« Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle ;
Je t'ai vue à l'automne, oh ! bonjour, hirondelle ;
Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi ?
Jouons. — Je le voudrais, répond la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps ;
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis !
L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.



Il faut en profiter. Je me sauve... A de

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve, et compte ses pas pour tromper
Quand le livre importun, dont sa main
Rompt ses fragiles nœuds et tombe aup

Un dogue l'observait du fond de sa den
Stentor, gardien sévère et prudent à la
De peur de l'effrayer retient sa grosse v
Hélas ! peut-on crier contre un enfant q

« Bon dogue, voulez-vous que je m'app
Dit l'écolier plaintif; je n'aime pas mon
Voyez ! ma main est rouge, il en est ca
Rien ne fatigue, on rit, et moi, je voud
Sans aller à l'école, où l'on tremble tou
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais t
J'en suis très-mécontent. Je n'aime auc
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont
— Écolier ! voyez-vous ce laboureur au
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'es

Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange !
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux.
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude ;
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux.
Les chiens vous serviront. »

L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue ; il pense, il marche, il court ;
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arriva gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

LXXIX

La même :

Venez, bien près, plus près, qu'on ne puisse m'entendre :
Un bruit vole sur vous, mais qu'il est peu flatteur !
Votre mère en est triste, elle pour vous si tendre !
On dit, mon cher amour, que vous êtes menteur.

Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
Vous faites le plaintif, vous traînez votre voix ;
Et vous criez très-haut : « Eh ! ma bonne ! ma bonne ! »
L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
Vous avez effrayé cette bonne attentive,
Et pour vous secourir,

On ne croira donc plus à vos jeunes alar
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genou
Lui demander pardon d'avoir ri de ses la
J'irais... Ne pleurez pas ; causons avant
Écoutez une histoire et jugez-la vous-mê
Cachez-vous cependant sur ce cœur qui
Je rougis de vous voir rougir.

« Au loup ! au loup ! à moi ! » criait un
Et les bergers entre eux suspendaient le
Trompé par les clameurs du rustique fo
Tout venait, jusqu'au chien, tout volait
Ayant de tant de cœurs éveillé le courag
Tirant l'un du sommeil, et l'autre de l'o
Il se mettait à rire ; il se croyait bien fin
« Je suis loup ! » disait-il... Mais attend

Un jour que les bergers, au fond d'une
Appelant la gaîté sur leurs aigres pipea
Confondaient leurs repas, leurs chanson
Et de leurs pieds joyeux pressaient l'her
« Au loup ! au loup ! à moi ! » dit le jeu

Et, pour punir l'enfant, qu'il traitait de rebelle,
Il lui montrait les dents et rompait ses habits ;
Et le pauvre menteur, élevant ses prières,
N'attristait que l'écho. Ses cris n'amenaient rien.
Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères.
« Eh quoi ! pas un ami, dit-il, pas même un chien! »
On ajoute, et vraiment c'est pitié de le croire,
Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants ;
Et, quand il vint en pleurs raconter son histoire,
On vit que ses deux bras étaient nus et sanglants...
« Il ne ment pas, dit-on, il tremble, il saigne, il pleure!
Quoi ! C'est donc vrai, Colas ? (Il s'appelait Colas.)
Nous avons bien ri tout à l'heure.
Et la brebis est morte ? — Elle est mangée... hélas ! »
On le plaignit. Un rustre insensible à ses larmes
Lui dit : « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi.
Or, s'il m'avait trompé, le menteur, fût-il roi,
Me crirait vainement : Aux armes ! »

Et vous n'êtes pas roi, mon ange, et vous mentez !
Ici pas un flatteur dont la voix vous abuse ;
Vous n'avez point d'excuse.
Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère,
Car on ne ment pas à sa mère.
Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas ;
Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie;
Que ferons nous alors ? Oh ! ne vous cachez pas !
Prenez un peu courage, enfant, que je vous voie ;
Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon.
Allez, petit chéri, ne trompez plus personne ;



LXXX

Tôpffer, dans *la Bibliothèque de*
« L'esprit des enfants est absolu,
borné. Les questions n'ayant pour e
sont toutes simples; en sorte que
paraît aussi facile qu'évidente à l
plus droite qu'éclairée. C'est pour c
doux d'entre eux disent parfois des

LXXXI

Balzac :
« On ne saurait que devenir si
l'enfant Dieu n'avait opposé la
mère. »

LXXXII

Molière, dans *le Malade ima*
montre cette finesse mêlée à la naïv

LOUISON.

LOUISON.

Quoi, mon papa ?

ARGAN.

La.

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de Peau-d'Ane, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas là ce que je demande.

LOUISON.

Quoi donc?

ARGAN.

Ah! rusée, vous savez bien ce que je veux dire!

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obéissez?

Ne vous ai-je pas recommandé de r
d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venu
que j'ai vu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vu aujourd'hu

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Oh çà, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

LOUISON, *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*

Ah! mon papa!

ARGAN.

Ah! ah! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur!

LOUISON, *pleurant.*

Mon papa!

ARGAN, *prenant Louison par le bras.*

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON, *se jetant à genoux.*

Ah! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avait dit de ne pas vous le dire... mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après, nous verrons le reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa.

Mon pauvre papa, ne me donnez pa

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je

ARGAN, *voulant la fouette*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! mon papa, vous m'avez blessé
je suis morte. (*Elle contrefait la mor*

ARGAN.

Holà! qu'est-ce là? Louison, Louis
Dieu! Louison! Ah! ma fille! Ah! mal
pauvre fille est morte! Qu'ai-je fait
Ah! chiennes de verges! la peste soi
Ah! ma pauvre fille, ma pauvre pet

LOUISON.

pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON.

Oh ! oui, mon papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde, au moins ; car voilà un petit doigt qui sait tout, et qui me dira si vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON, *après avoir regardé si personne n'écoute.*

C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étais.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter.

ARGAN, *à part.*

Hom ! hom ! voilà l'affaire. (*à Louison.*) Hé bien ?

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Elle lui a dit : Sortez, sortez, sortez sortez ; vous me mettez au désespoir.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Et lui, il ne voulait pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disait ?

LOUISON.

Il lui disait je ne sais combien de cho

ARGAN.

Et quoi encore ?

LOUISON.

Il lui disait tout-ci, tout ça, qu'il l'

LOUISON.

Et puis après, il se mettait à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisait les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (*mettant son doigt à son oreille.*) Attendez... Hé?... Ah! ah! Oui? Oh, oh! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

Non, mon papa, ne le croyez pas; i
vous assure.

ARGAN.

Oh, bien, bien, nous verrons cela. Alle
et prenez bien garde à tout : allez. (*seul.*
a plus d'enfants!... »

LXXXIII

Shakspeare, dans *Roméo et Juliette*

LADY CAPULET.

Nourrice, où est ma fille? appelle-la.

LA NOURRICE.

Par ma vertu de treize ans, je lui ai dit
(*Elle appelle.*) Juliette! mon agneau, n
du bon Dieu! — Dieu me pardonne! c
cette petite fille? — Juliette!

JULIETTE.

JULIETTE.

Madame, me voici. Que désirez-vous de moi?

LADY CAPULET.

Voici ce dont il s'agit. — Nourrice, laisse-nous seules un instant, nous avons à causer ensemble. — Nourrice, reviens; je me ravise, tu peux nous entendre. Tu sais que ma fille est déjà d'un joli âge...

LA NOURRICE.

Je puis vous dire son âge à une heure près.

LADY CAPULET.

Elle n'a pas encore quatorze ans.

LA NOURRICE.

Ah! je le crois bien, je parierais quatorze de mes dents, — et malheureusement je n'en ai plus que quatre, — qu'elle n'a pas quatorze ans. Combien y a-t-il encore d'ici à la Saint-Pierre?

LADY CAPULET.

Une quinzaine de jours.

LA NOURRICE.

Eh bien! vienne la Saint-Pierre, elle aura quatorze ans. Suzanne et elle, Dieu fasse paix à toutes les âmes chrétiennes! étaient du même âge. Ma

vous pouvez m'en croire, et je me le r
bien. Il y a maintenant onze ans depı
blement de terre; c'est ce jour là mêm
l'oublierai de ma vie, — qu'elle fut sev
frotté d'absinthe le bout de mes seins, e
sise au soleil contre le mur du colombi
gneur et vous, vous étiez alors à Mant
père que j'ai une bonne mémoire! —Do
je vous le disais, à peine l'enfant eut
l'absinthe, à peine en eut-elle senti l'a
fallait voir la grimace que fit la pet
comme sa bouche quitta vite la mamel
moment, voilà le colombier qui tremb
n'eut pas besoin, je vous assure, de
décamper. Il y a de cela onze ans; el
déjà debout; que dis-je? elle trottait
à telles enseignes que la veille même el
une chute et s'était cogné le front. Ce f
feu mon homme,—Dieu veuille avoir
mon homme donc, qui aimait à rire, ı

dire que maintenant la plaisanterie est sur le point de se réaliser! Non, quand je vivrais mille ans, je ne l'oublierais pas! « N'est-ce pas, Juliette? » lui dit-il; sur quoi la petite follette arrête ses pleurs et répond : « Oui! »

LADY CAPULET.

Assez sur ce chapitre; retiens ta langue, je te prie.

LA NOURRICE.

Oui, madame; mais j'en ris encore, quoi! dire qu'elle cessa de pleurer et se mit à répondre : « Oui! » Et pourtant, je vous le jure, elle avait au front une bosse, grosse comme un œuf de pigeon, une blessure horrible, quoi! aussi pleurait-elle à chaudes larmes. « Ah! ah! lui dit mon homme, tu tombes sur le front? quand tu seras grande, tu tomberas sur le dos; n'est-ce pas, Juliette? » Et voilà Juliette qui cesse de pleurer et répond : « Oui! »

JULIETTE.

Et toi, cesse ton babil, nourrice; tu m'obligeras

LA NOURRICE.

Allons, j'ai fini; que Dieu vous marque du sceau de sa grâce! vous étiez bien la plus jolie enfant que j'aie jamais nourrie; que je vive assez pour vous voir mariée, je n'en demande pas davantage. »

« La faiblesse et la domination réunie
drent que folie et misère. De deux enf
l'un bat la table, et l'autre fait fouetter
auront bien à fouetter et à battre avar
contents. »

LXXXV

Alphonse Karr s'amuse de la vanité
filles jouant en public dans le jardin des
et l'attribue à la vanité de leurs mères :

« Regardez un peu toutes ces enfants
a pas une qui saute pour sauter ; — tou
dent en dessous si on les voit, si le cer
entoure est suffisamment nombreux ; —
unes ne commencent à montrer leurs t
lorsqu'elles voient du *beau monde* da
tance.

» Et comme elles recueillent d'une oı
les compliments et les éloges qu'on fa
figure ou de leur toilette à la mère, ou à
comme elles prennent déjà des airs méla

lui mettez de beaux habits, il les déchirera, il les salira, il faut qu'il coure, qu'il saute, qu'il s'amuse.

» Une petite fille n'est qu'une femme plus petite. Elle ne se transformera pas, elle grandira, et voilà tout.

» Une petite fille de six ans est prête à tout. »

LXXXVI

On peut dire d'une manière générale :

Les enfants sont de petits hommes et de petites femmes ; les hommes et les femmes sont de grands enfants.

LXXXVII

Un de mes amis, M. Hippolyte Rigault, a publié, l'année dernière, dans le *Journal des Débats*, un charmant feuilleton intitulé *les Jouets d'Enfants*.

On sera bien aise de le relire :

« Je suis un peu de l'avis de Démocrite : il n'y a de sérieux que ce qui ne le paraît pas. J'ai rencontré au palais de l'Industrie des gens scandalisés de voir la foule déserter les vitrines sérieuses, et faire queue devant les jouets d'enfants. Pour moi,

primerie, une des parties les plus
position. On les croit frivoles, p
prend pour des plaisirs. Ce sont
effet, mais ce sont aussi, comme
moyens d'éducation; ils aident à fc
et, après tout, quoiqu'on fasse aujc
belles machines, l'homme est enc
inventé de plus intéressant.

» Il a paru, il y a quelque temp
dont l'auteur proposait de commen
de l'homme avant sa naissance. Cel
néralement prématuré, et d'une ex
Mais quand l'enfant est né, quai
éclose, quand son esprit jette les pr
quand ses lèvres essayent les pre
et ses pieds tremblants les premi
tion morale et physique doit com
monde est d'accord là-dessus, m
sauvages, qui écrasent le nez de
mois pour les rendre plus beau

faiseurs de traités d'éducation s'estiment trop grands seigneurs pour s'occuper de ces bagatelles; les grands esprits eux-mêmes, qui savent qu'il n'y a pas de bagatelles quand il s'agit de l'enfance, ont oublié le chapitre des joujoux; il a échappé au Tasse, dans son *Père de Famille*, à Rabelais, dont le Gargantua, un jeune colosse qui ne sait jouer qu'à la paume (ici la mémoire de mon ami Rigault est infidèle); à Rousseau, dont l'Émile, un petit philosophe, ne joue presque jamais.

» C'est une lacune de la pédagogie.

» Les enfants méritent cependant qu'on s'occupe un peu plus de leurs plaisirs. On croit avoir tout fait quand on a inventé des jouets qui les amusent sans blesser leurs mains délicates. Ce n'est pas assez. Les babys eux-mêmes sont des personnages plus avancés qu'on ne croit. Ils ont de l'esprit avant de parler; leurs yeux perçoivent déjà les formes diverses des objets, même quand ils errent sans paraître capables de se fixer; leurs oreilles sont déjà sensibles à la différence de sons, même quand ils ont l'air de ne pas reconnaître la voix maternelle.

» Quel est le premier jouet qu'on met entre leurs mains? Un hochet. J'en ai vu de charmants, en ivoire, en argent, en vermeil, ciselés avec un art exquis; mais, l'avouerai-je? le plus beau hochet me révolte. Je ne me plains pas, comme Addison,

et de l'ag[illegible]
facultés actives au préjudice des fac
platives. L'homme est né pour agir
de mal qu'il s'y accoutume de bonn
pourquoi, de ce bonhomme de mét
ami de l'enfant, fait-on presque to
difforme, bossu par devant et par
une bouche qui se fend, un nez qui
qui va rejoindre le menton? La pr
de la nature qui frappe les yeux d
la figure d'un monstre. Il fait co
l'art par l'entremise du laid. Il
hâte de révéler la laideur à ces
viennent de s'ouvrir, comme s'il
temps un jour de la contempler.

» Je sais que je contredis ici l'
seau. Il prend soin de présent
animaux les plus laids, sous prét
On peut, à mon avis, aguerr
secours des monstres. Il n'y
familiariser avec un crapaud
[illegible] un ramoneur

débute dans la vie par une fausse note! Je suis persuadé que, chaque année, l'éducation de l'enfant par le hochet détruit en germe dans notre pays une foule de peintres et de musiciens.

» Montaigne regrette que, dans les colléges de son temps, qu'il appelle « de vraies geôles de jeunesse captive, » on n'ait pas eu l'idée de dresser de belles statues de la Joie, de Flore et des Grâces, pour environner de bonne heure les jeunes gens des images de la beauté. Je partage les regrets de Montaigne, et je voudrais voir s'élever sous les arbres de nos lycées un peuple de statues, copiées sur les plus parfaits modèles de la sculpture antique : ce serait une réparation légitime des désastres infinis causés par le hochet.

» Je voudrais surtout qu'au lieu de ces affreux visages de magots, dont l'argent et le vermeil font ressortir la difformité, les orfévres ne fissent plus désormais que de jolies figures aimables et souriantes, qui éveilleraient chez l'enfant l'idée divine de la grâce.

» Qui empêche qu'à la place de ces sifflets barbares, qui faussent l'oreille, et qui nous valent plus tard tant de mauvaise musique, on n'insère adroitement dans les hochets quelques petits instruments aux sons justes et doux, qui révèlent à l'enfant les premiers secrets de l'euphonie? Quoi de plus facile, aujourd'hui que l'industrie appli-

musiciens! Quand on ...
tes qui exécutent tout seuls des capi
et des fantaisies de Thalberg, on peut
chets qui apprennent la gamme aux p
» A l'âge du hochet succède l'âge
J'ai vu au palais des Champs-Élysée
du premier mérite : elles forment la
remarquable de l'exposition des jou
de petits chefs-d'œuvre que les po
dame Béreux, de madame Testard et
quoiqu'elles aient toutes à peu près
de gentillesse. C'est mon grief conti
a là une vingtaine qui ont la même
rait un troupeau de sœurs jume
poupées étrangères même ont a
française : on les prendrait pour u
risienne à l'étranger. Je fais un
faveur des petites miss de madam
Londres. Sous leurs capotes raba
apparence de roideur pudique, et
empesée que leurs jupes trop cour

» Qu'est-ce qu'une poupée, s'il vous plait? Ce n'est pas une chose ni un objet; c'est une personne, c'est l'enfant de l'enfant. Celui-ci lui prête par l'imagination la vie, le mouvement, l'action, la responsabilité. Il la gouverne comme il est lui-même gouverné par ses parents; il la punit ou la récompense, l'embrasse, l'exile ou l'emprisonne, selon que la poupée a bien ou mal agi; il lui impose la discipline qu'il subit, il partage avec elle l'éducation qu'il reçoit. Rien de meilleur que ces applications spontanées de l'idée du bien et du mal, rien de plus propre à développer la conscience morale de l'enfant. C'est la moitié de l'éducation de la petite fille que cette comédie charmante de maternité jouée par elle à son profit.

» Voilà le sens philosophique de la poupée. Aussi tout ce qui rendra plus facile l'illusion volontaire de l'enfant, tout ce qui donnera plus de fondement à son affection et à son autorité maternelle, en faisant de la poupée une personne vraisemblable, tout cela sera un progrès.

» On a imaginé un mécanisme intérieur qui permet aux poupées de parler. M. Giroux a exposé plusieurs poupées parlantes; et il y en a une, dans la vitrine de M. Guillard, qui appelle distinctement son papa, et qui demande 500 francs pour cela. C'est faire payer cher un accès de ventriloquie. Je n'attache pas un si grand prix à ce tour de force.

ırler la poupée mieux
ɔssibles. L'éducation
de Vaucanson.
t de vóir aux poupées
moins rude. Je leur
niveau de la science,
'tes modernes et de
ıs mobiles qui leur
'r, de se lever, et de
ıe vous et moi. Quelle
poupées à ressorts,
'les étaient faites, et
aud, souples comme
muscles et de nerfs!
contemporaines d'a-
:arnation plus vraie
surtout la cire, et
de verre bleus ou
ces yeux de carton
e avec des lèvres de
rs épaules une che-
r ces couleurs bru-
:, et ces crins épais
ɔucher!
progrès véritables;
matériels. Que d'a-
!
'esthétique que j'in-

is plus haut, il faut proscrire à jamais ces nour-
enluminées et lippues qui offrent aux yeux des
ts des contrefaçons repoussantes de la Vénus
ntote.

l faut condamner à la déportation et trans-
er bien vite à Libéria ces épouvantables babys
qui, sous le nom d'oncles Tom, seraient
les d'inspirer la négrophobie à des fils d'abo-
istes.

Enfin, et c'est là que j'en veux venir, il est ur-
le porter une loi somptuaire contre les poupées
néral, comme autrefois on en fit une à Rome
e les dames romaines. Ce fut Caton qui se
gea de cette proposition impopulaire, et il
a pour lui répondre une fille d'avocat, nom-
Hortensia, qui avait hérité de la langue de
ère. Le pauvre Caton se retira de cette cam-
quelque peu meurtri. Mais qu'importe? son
ple ne me décourage pas, et je dénonce har-
nt comme un danger public le luxe des pou-
Passez la revue de ces princesses : ce n'est
velours, satin et soie, bijoux, dentelles et
is. En les voyant, on s'écrie comme dans la
de Nesle : « Ce sont de grandes dames! »
sont toutes à la mode, non à la mode d'hier,
longtemps qu'elles ont laissé la mode d'hier
rs femmes de chambre, mais à la mode d'au-
l'hui. Que dis-je? les poupées ont vingt-quatre

chapeaux? Chez Odc... Et leurs
Constantin... Et ces petis châles, moiti
moitié dentelles? Chez Félicie... Je n
riverais à certaines jupes baleinées, d
fait honte aux paniers de nos grand'n

» En vain j'ai cherché, comme la s
veille du monde, une poupée économ
sans rougir une robe d'indienne. En
mandé à tous les échos de l'Expositi
soubrette parmi toutes ces duche
trouvé qu'une soubrette d'opéra-com
de mousseline brodée, en tablier gorg

» Je me trompe : derrière une mai
volants, j'ai découvert, modestement
une violette, une servante du Calva
en vraie Normande, et à côté d'ell
breton. J'aime à voir ces costumes d
provinces : ils apprennent aux enfant
France ne porte pas des habits noirs
à falbalas. En les regardant, les enfa

ce Breton ont l'air de si honnêtes gens! Il est tout endimanché, ce petit paysan, avec sa veste brune et son gilet blanc; mais, à cet air tranquille et content, on voit qu'il a travaillé toute la semaine. Et la servante! regardez ce bonnet de coton sur sa tête, cette grosse chemise de toile grise, ce corsage et ce tablier bleus, ce jupon de laine rayé noir et blanc, ces bas gris et ces sabots. Quelle bonne et franche rusticité! C'est là une brave fille, soyez-en sûrs, propre, laborieuse, qui a la paix de l'âme et la santé du corps, et avec qui la ferme ne chôme pas. Voilà de vraies poupées, simples, aimables et utiles!

» Quant à ces péronnelles qui se guindent dans leurs habits de soie, et qui ont l'air de dire à l'univers : Regardez-moi! fi de leur impertinence et de leur vanité! Croyez-vous, dites-moi, que les petites filles du XIXe siècle aient absolument besoin que, dès l'âge le plus tendre, leur poupée leur enseigne à poser devant le genre humain? Croyez-vous que ces lèvres pincées, ces yeux en coulisse, toutes ces mines de mijaurées en grand uniforme, enseignent aux enfants le naturel et la simplicité? Croyez-vous que ces Célimènes au petit pied, qui ne connaissent pas le négligé, qui ont toujours l'air d'aller en visite ou de partir pour le bal, qui évidemment ont été au Bois ce matin et iront aux Bouffes ce soir, inspireront, madame, à votre pe-

personne étincelante de diamants et
des flots de dentelles, qui fait séche
trois poupées vieilles filles qui jaun
d'elle, pourquoi se marie-t-elle, je voi
cèrement, est-ce pour être heureus
douce médiocrité, avec un mari qu'
pour goûter auprès de lui les délice
Non, hélas! c'est pour avoir ce petit
attelé de deux chevaux gris-pomme
voyez d'ici piaffer à l'étalage de M.
Quel exemple, ô ciel! pour votre fille
comme elle sera difficile à marier un
pleut pas des millionnaires!

» C'est une chose bien entendue :
tuaire que je réclame du gouvernen
pera pas seulement les toilettes, elle
appartements, les meubles et la vais
poupées se logent comme elles s'habi
de l'unité dans la vie. Faites-vous p
elles : des tentures de damas, des tapi

de Boule, où s'étalent l'ivoire, le cristal
rmeil; des lits... quels lits, grand Dieu!
t habiter de pareils palais? Des poupées
iélias, rien de plus.
! que j'aime bien mieux les chambres
is que nous envoie le Wurtemberg, avec
s meubles de noyer mal faits, mal rem-
, couverts d'une indienne qui joue la perse,
s lits sans couvre-pieds, des rideaux de
blanc, et une cheminée de carton qui doit
bien sûr! Ce n'est pas magnifique, mais
-t-il pas cet air chaste et candide que
oir la première chambre d'une jeune

nbien je préfère aussi ces fermes anglaises
in, où du papier vert simule agréablement
iries, pleines de chiens, de moutons, de
: et de vaches microscopiques, qu'on di-
iées sur les vaches de M. Courbet!
s ménages de fer battu, de métal anglais ou
plus de plaqué, comme ceux qu'expose la
Larbaud, voilà ce qui convient aux enfants,
que l'argent et le vermeil! C'est solide,
égant, et à bon marché; et le bon marché
joux, c'est l'économie; c'est l'aumône en-
de bonne heure aux enfants. Faites-leur
aux pauvres la moitié du prix dont ils
ent le matin le jouet qu'ils briseront le soir,

» Trois pays seulement en E
des jouets : la France, l'Allemag
J'en ai cherché dans les autres
position ; j'en ai trouvé en Asie,
inutilement le reste de l'Europe.
France, l'Allemagne et l'Anglet
d'amuser l'enfance de tous les pa
un privilége très-honorable ; je
qui n'ont pas de jouets indigène
nissent à l'étranger. En général,
rien à l'éducation. C'est d'ailleur
grettable pour l'observation des
ples se peignent dans leurs jou
M. de Bonald avait vu l'Expositi
difié son fameux axiome, et il aur
joux sont l'expression de la sociét

» Voyez ceux du Bengale dan
l'Inde. Contemplez ces personna
enfermés dans des gaînes, comm
tues du musée égyptien : les uns

pensée; auteur d'eux, des animaux fantas-
;, des paons extraordinaires, des coqs d'Inde
ssibles, des quadrupèdes métis formés du
céros et de l'éléphant, et aussi roides, aussi
biles, aussi pétrifiés que les hommes. N'a-
ous pas l'image de la vie orientale stagnante
lormie ?

)e même vous reconnaissez l'Allemagne en
dant ses joujoux : ce sont les inventions rai-
ibles, solides, et un peu lourdes, d'un peuple
leux qui place l'élégance après l'utilité; ce
des jouets industriels, commerciaux, agrico-
les instruments de jardinage et des outils de
les métiers, des chariots de roulage, des
toirs, etc., le tout d'une confection estimable
in bon marché surprenant. La vie est moins
en Allemagne qu'en France, les matières
ières et la main-d'œuvre sont moins coûteu-
L'Allemagne peut défier nos fabricants de
s d'abaisser leurs tarifs au niveau des siens,
ie ils peuvent la défier de porter la perfection
s ouvrages au niveau des leurs. Adressez-vous
Dieterich, de Ludwigsbourg, il vous donnera
elier de menuiserie ou une boutique de con-
', au choix, pour 3 francs.

.es Allemands appliquent volontiers aux jouets
ints les découvertes de la science, et c'est une
excellente. Voulez-vous établir un chemin de

magne vend volontiers des chemins
faits? Allez trouver MM. Rock et Gr
berach, deux hommes habiles, déjà
Londres et à Munich. Ils vous livre
champ un railway complet, les rails
deux waggons, deux diligences, un wag
chandises, la locomotive Crampton, et
le marché, des voyageurs, garantis
explosion : — 12 fr. 50 c. le convoi. —
mieux monter, sur le grand bassin des
du Luxembourg, un service de bateau
Voici une flotte de paquebots insubmer
la pièce, qui prend les passagers au plu
nourris, logés, table d'hôte excellent
d'Érard dans la chambre du capitaine.
joujoux sont des merveilles.

» Mais cette Allemagne, qui a de si b
savez-vous qu'avec son air de bonhon
culé sur nos passions, et qu'elle en
vertus avec nos vices? Au milieu de

trayantes et de raffinements aléatoires. Elle inocule à nos enfants le goût de la roulette, pour que plus tard ces jeunes gens lui portent leur argent, je veux dire le nôtre, à Bade, à Hombourg et à Wiesbaden. L'Allemagne élève ainsi à la brochette de petits joueurs jusque dans nos maisons. Quand ils sont devenus grands, elle les engage à passer le Rhin et à placer leurs fonds sur la rouge ou sur la noire, un joli placement comme on sait! Défiez-vous de l'Allemagne et de ses loteries!

» Je lui ferais volontiers une autre querelle encore; c'est à propos de sa monomanie militaire. Certes en France nous aimons à jouer aux soldats, et pourtant nous n'en avons pas exposé. Trois ou quatre régiments en papier, de M. Silbermann, de Strasbourg, si bien loué récemment par M. Ratisbonne, voilà la garnison de la France à l'Exposition universelle. L'Angleterre n'a envoyé ni un cavalier ni un fantassin. M. Cobden et M. Bright y ont tenu la main. Mais la Bavière, la Saxe et la Prusse ont mis sur pied tous leurs contingents fédéraux. On dirait qu'elles ne se sont pas crues en sûreté à Paris : elles se sont fait suivre d'une véritable armée. Seulement, pour nous faire honneur, elles ont habillé leurs soldats de l'uniforme français. La Saxe a équipé notamment un régiment de maréchaux de France : ils ont tous les grosses épaulettes, les broderies d'or, le grand cordon de la

diplomatie n'a pas occupée et d'épo
ment notre cause. La Prusse, dans l
M. Soehlke, de Berlin, a exposé troi
alliés, Oltenitza, Kalafat et l'Alma. L
est admirable : il y a des Françai
massacrent les Russes avec un entr
on voit les zouaves traverser la riv
der les collines malgré les canons
sont braqués contre eux ; les Ang
immobiles, la fusillade de l'ennemi ;
cabrent ; les hommes roulent dans
dans le lointain la mer étincelle de
La Prusse est décidément la prem
militaire pour les soldats de plom
dispute le prix, pas même Zurich, q
lève de si belles armées. Du rest
Zurich et la Suisse tout entière : ta
elle, si elle peut se passer de ces jouj
qui sont la première passion des e
plus tard, sous des dimensions plu
viennent la passion des hommes

mains des enfants. Ils prennent, à ces jeux, des habitudes de commandement, qu'ils conservent et qu'ils portent plus tard, sans le savoir, dans les relations du monde. Ils restent pour ainsi dire officiers dans la vie civile.

» Je préfère à tous ces engins guerriers, qui caporalisent les enfants, les billes, le cerceau, les palets, la toupie, et même le cerf-volant, qui, bien qu'un fabuliste le donne pour l'emblème de l'ambition, n'a pas tourné beaucoup de têtes et n'a gâté le caractère de personne.

» En résumé, sans être très-brillante, l'Exposition des jouets d'enfants est curieuse. La France y a le premier rang pour le goût et pour l'élégance, l'Allemagne pour le bon marché. On remarque dans les jouets un progrès matériel remarquable, surtout dans les pièces mécaniques. Les automates de MM. Théroude, Bontems, Guillard et Vergavaine en France, de madame Montanari en Angleterre, sortent de la classe des jouets, par leur confection comme par leur prix. Un Turc qui fume une pipe allumée; une bayadère qui, pour 1,200 francs, danse si légèrement sur la corde; des oiseaux-mouches qui, pour 1,000 francs, vous donnent un si joli concert; un baby qui dort, se réveille, appelle sa bonne, se fâche, et se trémousse dans son berceau, ce ne sont pas là des jouets, ce sont des œuvres d'art, dont l'exécution mécanique est admirable.

des joujoux. Sans doute il faut qu'il
de pur agrément et de pure adresse
lassement de l'esprit et pour l'exerc
Qu'on multiplie tant qu'on voudra
cette nature, quoiqu'il vaille mieux
inventer où l'histoire, la géographi
l'architecture et les sciences usuelles
plus de part. Mais, de grâce, qu'on s
pitié tous les jeux de hasard; qu'o
yeux de l'enfant tous ces objets qui a
l'idée de la beauté; qu'on ne laiss
en ses mains les jouets dont on pe
pour l'éducation de son esprit ou
Bannissez des joujoux le luxe et l'ost
teuse, malfaisante, ridicule. L'enfant
de ses jouets; tout est perdu s'il e
Les joujoux des enfants ne doivent d
plaisirs, tout au plus des leçons; c
nent des passions, il faut les laisser

» Pour accomplir cette réforme
de l'enfance, je ne compte guère sur

qui devraient s'entendre pour promulguer la loi somptuaire que je réclamais tout à l'heure. Tout le monde y gagnerait; et, qui sait? après avoir ramené leurs enfants à la simplicité, elles finiraient peut-être elles-mêmes par y revenir. »

CONCLUSION.

LXXXIX

J.-J. Rousseau :

« Il est bien étrange que, depuis qu'on se mêle d'élever des enfants, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions propres à corrompre l'âme, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur. »

*

« L'exemple ! l'exemple ! sans cela on ne réussit à rien auprès des enfants. »

*

... remarque
mœurs et les humeur
sa physionomie, ont d
les forment ou les défo

Rivarol :
« Le premier rayon
l'œil d'un enfant, et la
tombe sur sa langue, y
ment, puisqu'il sent que

X

Il faut avoir soin de n
sur les divertissements.
« Nos princes,—écrit n
cardinal de Noailles,— n'o
à voir, parce qu'ils voient
Dès le berceau, on leur pré

fonde impression de la beauté, de l'uniformité et de la variété, que présente notre terre. »

*

J.-J. Rousseau :

« Je veux élever Émile à la campagne, loin de la canaille des valets, les derniers des hommes, après leurs maîtres. »

*

« Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mène journellement au milieu d'un pré. »

*

« La lecture est le fléau de l'enfance, et presque la seule occupation qu'on lui sait donner. A peine à douze ans Émile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. »

*

« Vous ne parviendrez jamais à faire des sages, si vous ne faites d'abord des polissons. C'était l'éducation des Spartiates. »

*

« Que faut-il penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espèce, et commence par le rendre misérable, pour lui préparer, au loin, je ne sais quel prétendu bonheur

Pourquoi voulez-vous ôter à ces
la jouissance d'un temps si court, q
et d'un bien si précieux, dont i
abuser? »

XCIII

Victor Hugo :

Enfants, beaux fronts naïfs penchés
Bouches aux dents d'émail disant tou
Vous qui, m'interrogeant sur plus d'u
Voulez de chaque chose, obscure po
Connaître le vrai sens et le mot déci
Et qui touchez à tout dans mon espr
— Si bien que vous partis, enfants,
Des heures, fort maussade, à remett
Au fond de mon cerveau, mes plans,
Mes sujets éternels de méditation:
Dieu, l'homme, l'avenir, la raison, l
Mes systèmes, tas sombre, échafaud
Dérangés tout à coup, sans tort de v

J'eus, dans ma blonde enfance, hélas! trop éphémère,
Trois maîtres : — un jardin, un vieux prêtre et ma mère. —

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres ;
Plein de bourdonnements et de confuses voix ;
Au milieu, presqu'un champ; dans le fond, presque un bois.
Le prêtre, tout nourri de Tacite et d'Homère,
Était un doux vieillard. Ma mère, était ma mère !
Ainsi je grandissais sous ce triple rayon.
Un jour... — Oh ! si Gautier me prêtait son crayon,
Je vous dessinerais d'un trait une figure
Qui chez ma mère un soir entra, fâcheux augure !
Un docteur au front chauve, au maintien solennel;
Et je verrais éclore à vos bouches sans fiel,
Portes de votre cœur qu'aucun souci ne mine,
Ce rire éblouissant qui parfois m'illumine !

Lorsque cet homme entra, je jouais au jardin,
Et rien qu'en le voyant je m'arrêtai soudain.

C'était le principal d'un collége quelconque.

Les tritons que Coypel groupe autour d'une conque,
Les faunes que Watteau dans les bois fourvoya,
Les sorciers de Rembrandt, les gnômes de Goya,
Les diables variés, vrais cauchemars de moine,
Dont Callot en riant taquine saint Antoine,
Sont laids, mais sont charmants; difformes, mais remplis

Pardon, j'en parle encor comme un
C'est mal. Ce que j'ai dit, tâchez de l'o
Car de votre âge heureux, qu'un pédai
J'ai gardé la colère et j'ai perdu la grâ

Cet homme chauve et noir, très-effray
Et dont ma mère aussi d'abord eut qu
Tout en multipliant les humbles attitu
Apportait des avis et des sollicitudes:
Que l'enfant n'était pas dirigé; que p
Il emportait son livre en rêvant dans l
Qu'il croissait au hasard dans cette so
Qu'on devait y songer ; que la sévère
Était fille de l'ombre et des cloîtres pr
Qu'une lampe pendue à de sombres pl
Qui de cent écoliers guide la plume a
Éclairait mieux Horace et Catulle et V
Et versait à l'esprit des rayons bien
Que le soleil qui joue à travers l'arbr
Et qu'enfin il fallait aux enfants, loin
Le joug, le dur travail et les larmes
Là-dessus, le collége, aimable et tri

Les magisters qui font, parmi les paperasses,
Manger l'heure du jeu par les pensums voraces,
Et sans eau, sans gazon, sans arbres, sans fruits mûrs,
Sa grande cour pavée entre quatre grands murs.

L'homme congédié, de ses discours frappée,
Ma mère demeura triste et préoccupée.
Que faire? que vouloir? qui donc avait raison?
Ou le morne collége, ou l'heureuse maison?
Qui sait mieux de la vie accomplir l'œuvre austère :
L'écolier turbulent, ou l'enfant solitaire?
Problèmes! questions! Elle hésitait beaucoup.
L'affaire était bien grave; humble femme après tout,
Ame par le destin, non par les livres faite,
De quel front repousser ce tragique prophète
Au ton si magistral, aux gestes si certains,
Qui lui parlait au nom des Grecs et des Latins?
Le prêtre était savant sans doute; mais, que sais-je?
Apprend-on par le maître ou bien par le collége?
Et puis enfin — souvent ainsi nous triomphons! —
L'homme le plus vulgaire a de grands mots profonds!
— « Il est indispensable! — il convient! — il importe! » —
Qui troublent quelquefois la femme la plus forte.
Pauvre mère! lequel choisir des deux chemins?
Tout le sort de son fils se pesait dans ses mains.
Tremblante, elle tenait cette lourde balance,
Et croyait bien la voir par moments, en silence,
Pencher vers le collége, hélas! en opposant
Mon bonheur à venir à mon bonheur présent.

Elle songeait ainsi sans sommeil et sans trêve.

Dans son parc où jouaient le rayon
Elle errait toujours triste et toujours
Questionnant tout bas l'eau, le ciel, l
Écoutant au hasard les voix qu'elle e

C'est dans ces moments-là que le jar
La broussaille où remue un insecte i
Le scarabée, ami des feuilles, le léza
Courant au clair de lune au fond du
La faïence à fleur bleue où vit la plar
Le dôme oriental du sombre Val-de-
Le cloître du couvent, brisé, mais d
Les marronniers, la verte allée aux b
La statue où sans bruit se meut l'omb
Les pâles liserons, les pâquerettes bla
Les cent fleurs du buisson, de l'arbr
Qui rendent en parfums ses chansons
Se mirent dans la mare, ou se cache
Ou qui, de l'ébénier chargeant le fro
Au bord des clairs étangs, se mêlant
Tremblent en grappes d'or dans les
Et le ciel scintillant derrière les ramé

Parlèrent à ma mère avec l'onde et le vent
Et lui dirent tout bas : — « Laisse-nous cet enfant !

» Laisse-nous cet enfant, pauvre mère troublée;
Cette prunelle ardente, ingénue, étoilée,
Cette tête au front pur qu'aucun deuil ne voila,
Cette âme neuve encor, mère, laisse-nous-la !
Ne va pas la jeter au hasard dans la foule.
La foule est un torrent qui brise ce qu'il roule.
Ainsi que les oiseaux, les enfants ont leurs peurs.
Laisse à notre air limpide, à nos moites vapeurs,
A nos soupirs, légers comme l'aile d'un songe,
Cette bouche où jamais n'a passé le mensonge,
Ce sourire naïf que sa candeur défend !
O mère au cœur profond, laisse-nous cet enfant !
Nous ne lui donnerons que de bonnes pensées.
Nous changerons en jour ses lueurs commencées,
Dieu deviendra visible à ses yeux enchantés ;
Car nous sommes les fleurs, les rameaux, les clartés,
Nous sommes la nature et la source éternelle
Où toute soif s'épanche, où se lave toute aile ;
Et les bois et les champs, du sage seul compris,
Font l'éducation de tous les grands esprits !
Laisse croître l'enfant parmi nos bruits sublimes.
Nous le pénètrerons de ces parfums intimes
Nés du souffle céleste épars dans tout beau lieu,
Qui font sortir de l'homme et monter jusqu'à Dieu,
Comme le chant d'un luth, comme l'encens d'un vase,
L'espérance, l'amour, la prière et l'extase !
Nous pencherons ses yeux vers l'ombre d'ici-bas,
Vers le secret de tout entr'ouvert sous ses pas.

Comment, de l'aube au soir, du
Emplissant tout, reflets, coul
La vie aux mille aspects rit d
Nous te le rendrons simple et
Et nous ferons germer de tou
Pour l'homme, triste effet pe
Cette pitié qui naît du specta
Laisse-nous cet enfant! nous
Qui comprendra la femme;
Où naîtront aisément le son
Qui prendra Dieu pour livre
Une âme, pur foyer de secr
Qui luira doucement sur tou
Et, comme le soleil dans les
Jettera des rayons sur toute

Ainsi parlaient, à l'heure où
L'astre, la plante et l'arbre,

Enfants! ont-ils tenu leur p
Je ne sais. Mais je sais que r
Les crut, et m'épargnant d'
Confia ma jeune âme à leurs

Contemplant les fruits d'or, l'eau rapide ou stagnante,
L'étoile épanouie et la fleur rayonnante,
Et les prés et les bois, que mon esprit, le soir,
Revoyait dans Virgile ainsi qu'en un miroir.

Enfants ! aimez les champs, les vallons, les fontaines,
Les chemins que le soir emplit de voix lointaines,
Et l'onde et le sillon, flanc jamais assoupi,
Où germe la pensée à côté de l'épi.
Prenez-vous par la main et marchez dans les herbes,
Regardez ceux qui vont liant les blondes gerbes ;
Épelez dans le ciel plein de lettres de feu,
Et, quand un oiseau chante, écoutez parler Dieu.
La vie avec le choc des passions contraires
Vous attend : soyez bons, soyez vrais, soyez frères.
Unis contre le monde où l'esprit se corrompt,
Lisez au même livre en vous touchant du front,
Et n'oubliez jamais que l'âme humble et choisie,
Faite pour la lumière et pour la poésie,
Que les cœurs où Dieu met des échos sérieux
Pour tous les bruits qu'anime un sens mystérieux,
Dans un cri, dans un son, dans un vague murmure,
Entendent les conseils de toute la nature !

XCIV

Collin :

Ah ! quel plaisir lorsque l'on baise
Deux ou trois marmots gros et gras,
De sa façon !... J'en mourrais d'aise !
— Allons ! mariez-vous, Colas.

XCV

Cependant, vous savez ce que pr
Crescite et multiplicamini, croi
pliez.

*

Le vicaire de Wakefield :

« J'ai toujours regardé l'honnête
marie, et qui élève une nombreuse f
plus utile que celui qui reste garçon
de disserter sur la population. »

*

« Mes enfants devaient à notre t
à une éducation sans mollesse, une
tution et une bonne santé ; mes fils
reux et actifs, mes filles étaient bell

» Quand je me voyais au milieu de
qui me promettait un appui pour m

pieds de leur empereur, il lui amena ses trente-deux enfants, et les lui présenta comme le plus beau cadeau qu'il pût faire à son souverain.

» Moi aussi, quoique je n'en eusse que six, je les regardais comme un beau présent fait à mon pays, un présent pour lequel je le croyais mon débiteur. »

FIN.

TABLE

DES AUTEURS CITÉS OU MENTIONNÉS.

FIN DE LA TABLE.



